

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 81 Mars - avril 2022

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait de « L'air du pays »
(Éditions du Croît vif)

Voici le premier numéro de cette année 2022. Il est toujours aussi fourni, et comprend de nombreux articles en français et en saintongeais, ainsi que des vidéos. Un hommage est notamment rendu au Groupe Folklorique Aunis-Saintonge, qui vient de fêter des 90 ans d'existence et nous a offert un très beau spectacle, le 30 janvier, dans le Hall Mendès-France à Saintes.

Plusieurs lecteurs nous relancent sur la grammaire saintongaise. C'est vrai que nous l'avons un peu laissée de côté depuis 2020. Promis, nous allons la continuer cette année. En attendant, vous pouvez la consulter sur notre site, et vous constaterez que nous avons quand même bien avancé :

<https://journalboutillon.com/wp-content/uploads/2020/04/Grammaire-saintongaise.pdf>

Bonne lecture. Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
À propos du logis de Fresne	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	3
À la conquête de Mars par Platon et ses amis (troisième partie)	Jean-Bernard Papi	6
Croyance d'antan : le pain	Bernard Charron (Arnest Lugrous)	9
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël)	10
Sculpteurs en Charente-Maritime	François Wiehn	12
Le coin des poètes	Cécile Négret et Lucien Picot	13
Le coin des fines goules : salade de fruits franco-philippine	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	13
Les grands Charentais : René Guillot, le Kipling charentais Vidéo	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	14
Un livre à vous proposer : Claude, de Geneviève Fauconnier	Michelle Peyssonneaux	15
Geneviève Fauconnier et le groupe de Barbezieux	Michelle Peyssonneaux	15
Quelques lectures marquantes de mon enfance	Jean-Jacques Bonnin	16
Les quatre-vingt-dix ans du Groupe Aunis-Saintonge Vidéo	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	17
Les histouères à Pierre Dumousseau	Pierre Dumousseau	18
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	19
À propos du vocabulaire patois/français du Boutillon n° 80	Jean-Jacques Bonnin	20
Ughène au Paradis	Régis Courlit (Châgne drét)	21
Expressions du patois saintongeais : le bavardage, la médisance	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	22
Chanson du vert de gris	Goulebenéze	23
Les paysages du cognac	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	25
Les polyvalents	Gaston Navarre (Boun' Ap'tit)	25
Le yève et la tortue	Paul Yvon (Le beurchut)	26

À propos du logis de Fresne Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Dans le Boutillon n° 78 figurait un article sur les lettres d'un soldat, Aris Martin, à sa famille qui logeait au logis de Fresne, à Juillac le Coq. Ces lettres sont datées de 1909 et 1910, alors que le jeune homme effectuait son service militaire du côté de Besançon.

Le domaine de Fresne est un logis noble, ayant appartenu, au 17^{ème} siècle, aux familles Verdelin et Bremond d'Ars. J'avais demandé à Francis Bouchereau, de Cherves-Richement, qui écrit de temps en temps dans le Boutillon, s'il avait des renseignements supplémentaires sur cette demeure, et notamment s'il savait comment elle était parvenue à la famille Martin. Et Francis, m'a envoyé, par l'intermédiaire de Jean-Claude Moreau, géomètre à la retraite, habitant de Juillac le Coq, une étude historique du logis de Fresnes, dont voici de larges extraits.

Remerciements à tous les deux.

Le Fresne



Ce très ancien logis tient vraisemblablement son nom d'arbres plantés jadis dans ses enceintes. Actuellement, quelques uns poussent aux abords, mais en un millénaire ou deux, les essences ont dû maintes fois être remplacées.

Dans de vieux actes, on parle du fraigne, mot charentais désignant le frêne, forme modernisée de fresne. En effet dans bien des mots français, on constate l'équivalence du « es » et du « è », tel forêt et forestier.

Tel qu'il existe aujourd'hui, la disposition des bâtiments est à peu près celle du passé, comme en témoignent les plans de 1812, 1850 et actuels.

En bordure du chemin du Foucaudat, le Fresne présente une grande cour intérieure entourée de murs, un corps de bâtiments d'habitation exposé au soleil levant. Des locaux d'exploitation et une magnifique entrée semblant narguer celle à côté de l'Eglise. Deux tours avec meurtrières d'aspect ancien confèrent à l'ensemble un air défensif et quelque peu moyenâgeux.

C'est en effet à la période féodale que remontent les documents relatifs au Fresne et que P. Lacroix a exploités dans ses « Chroniques, faits historiques et traditions de l'Angoumois occidental » en 1876.

Le Fresne était un fief de la paroisse de Juillac le Coq, tenu à foi et hommage du chapitre, qui en avait haute justice. Cette Seigneurie du Fresne remonte assez loin dans les annales du passé. On trouve des aveux et hommages de Fresne qui datent de 1330 et 1335. On conserve, aux archives de la Charente, une liasse de papiers dans laquelle se trouve un aveu de la Seigneurie de Fresne, en date de 1448, rendu par noble dame Bertrande Louise de Montigny.

Au commencement du 16^{ème} siècle, la terre de Fresne appartenait à la **famille du Bois**. Le 22 Janvier 1508, noble homme Jean du Bois, écuyer, seigneur de Fresne, en la paroisse et Seigneurie, ressort et juridiction de Juillac le Coq, était en procès avec Messieurs du Chapitre, demandeurs par l'organe de leur doyen, pour infraction à la fameuse charte de Hugues de Lusignan, concernant les droits de justice des chanoines sur Juillac et son territoire.

Le Fresne fut mis en saisine, en 1538, pour défaut d'hommage de la part de son possesseur, messire Jacques du Bois, chevalier, mais celui-ci en obtint la mainlevée le 12 mai 1559, de Jacques de Saint Gelais, doyen du Chapitre de l'église cathédrale d'Angoulême.

Dans les années suivantes, 1565 et 1566, le même Jacques du Bois eut à soutenir un procès contre messieurs du Chapitre, pour délimitation de propriété. Le territoire de la seigneurie de Juillac ayant été délimité par un procès-verbal du 31 mai 1457, il fallut s'y conformer.

Au mois de Juin 1599, François de Rochechouart, abbé de Saint Lo, doyen de l'église cathédrale d'Angoulême, donna souffrance à Charles Michel du Bois, écuyer, seigneur de Fresne, pour lui rendre hommage. Cette souffrance était un délai de deux mois :

« *Nous, François de Rochechouart, est-il dit, ferme respit de ladite souffrance, jusqu'au premier jour d'août venant, à messire Charles Michel du Bois, de nous faire son foi et hommage qu'il nous doit, à cause du fief du Fresne, qu'il tient de Nous ...* ».



Cette famille du Bois était ancienne dans la Saintonge. Un Pierre du Bois, aïeul des précédents, fit partie du ban de 1467, tenu sous Louis XI, et servit dans les brigandiniers de monsieur de Laigle, qui était un des capitaines de la levée, avec les seigneurs de Jarnac et de La Rochefoucauld.

Les du Bois de Fresne font remonter leur noblesse à 1511, ils ont été maintenus le 30 Octobre 1699. Leurs armes sont : d'argent, à l'aigle au vol abaissé de sable.

Après le famille du Bois, le Fresne passa, vers 1622, à messire Jacques **de Verdelin**, seigneur d'Orlac, lieutenant-colonel au régiment de Navarre, enseigne de la compagnie des gens d'arme du duc d'Epéron, gouverneur de l'Angoumois, qui avait épousé dans cette province demoiselle Antoinette Green de Saint Marsault, fille de Jean, troisième du nom, seigneur des Mazottes, et de la dame de Nieul, sa femme.

Monsieur de Verdelin eut de son mariage :

Guillemette,
Jean-Louis, qui eut pour parrain le duc d'Epéron,
Louis-Tristan.

En 1626, une sentence du présidial d'Angoulême reconnut que les droits de lods et ventes du fief de Fresne étaient dus à la seigneurie de Juillac le Coq, appartenant à messieurs du Chapitre. Quatre ans après, une autre sentence du même présidial déclara que le fief du Fresne était mouvant du Chapitre en général et en commun.

Jacques de Verdelin mourut vers la fin de l'année 1641, après avoir marié sa sœur à Jean-Louis de Brémond d'Ars.

Les Verdelin portaient : d'or à face de sinople, surmonté d'un oiseau de même appelé Verdelet.



Guillemette de Verdelin eut en partage la terre d'Orlac, Jean-Louis, celle de Fresne, et Louis-Tristan celle de la Baune.

Jean-Louis de Verdelin épousa, suivant contrat du 24 août 1648, passé au château du Solençon, demoiselle Marie de la Tour, fille aînée de René de la Tour, seigneur de Saint Fort et du Solençon, et de Marie Vinsonneau.

Jean-Louis de Verdelin, seigneur de Fresne, fut curateur des enfants de François Green de Saint Marsault, seigneur de Mazottes.

Le 14 Juin 1652, étant à Angoulême, Jean-Louis de Verdelin rendit hommage-lige et fit serment de fidélité au doyen du Chapitre, Jehan Mesneau. Le Fresne était tenu " au devoir de quinze sols d'achaptement, en chacune mutation de seigneur et de vassal ".

Jean-Louis de Verdelin mourut au Fresne le Jeudi 3 Juillet 1653. Son corps fut porté à Segonzac, où il fut inhumé dans le coin de l'église, le 5 dudit mois, par Graslien, curé. Assistèrent aux funérailles les curés de Verrières, Juillac, Saint-Fort, Angeac-Champagne, Saint-Même, Criteuil, et le vicaire de Mainxe.

Ce jeune seigneur, emporté à la fleur de l'âge, laissait une fille âgée de 4 ans, dont René de la Tour fut curateur.

En 1655, le 18 septembre, il fut rendu une sentence entre le Chapitre et le seigneur du Fresne, par laquelle "la basse et moyenne justice du fief de Fresne, ensemble les droits en dépendant, sont maintenus au siège du fief, et la haute Justice réservée au chapitre".

Au commencement de 1657, les habitants de Juillac le Coq ayant demandé la séparation de la seigneurie de Fresne d'avec celle de Juillac, à cause de la nouvelle imposition des tailles, un procès-verbal fut dressé à cet effet, le 6 février de ladite année, par le président de l'élection de Cognac.

Mademoiselle Antoinette de Verdelin, unique héritière de Jean-Louis, épousa en 1669, avec dispense du Pape, son cousin germain Jean Louis de **Bremond d'Ars**. Ce jeune seigneur était le quatrième enfant du Baron d'Ars et de dame Marie Guillemette de Verdelin, et était né le 18 Janvier 1641. Il fut élevé page de la Chambre du Roi, obtint en cette qualité une pension de 1200 livres pour s'entretenir au service. Il prit part à l'expédition de Cigari en Afrique, commandée par le duc de Beaufort, et à celle de Candie en 1666. Ce fut au retour de cette dernière campagne qu'il épousa, en 1669, Mademoiselle de Verdelin.

Les époux eurent, par attribution de la maison d'Ars, les terres d'Orlac, de Dompierre, de la Madelaine en Javrezac, et celle du Fresne, par attribution de la future.

La terre du Fresne, retenue par Antoinette de Verdelin durant son vivant, passa à sa mort, en 1723, à Jacques René de Bremond d'Ars, son quatrième fils. Ce seigneur était né au château d'Orlac le 24 octobre 1678, fut page du comte de Toulouse, fils de Louis XIV, suivit ensuite la carrière de la marine, où il fut connu sous le nom de chevalier d'Ars. Sa mère, l'ayant institué son héritier, il quitta le service pour se livrer aux soins que nécessitaient ses affaires, et pour suivre un procès pendant avec son frère puîné.

Il eut en partage Orlac, Dompierre, Saint Fort sur le Né, le Fresne et la Brunette. Il épousa, le 3 Juin 1700, demoiselle Marguerite Mélanie du Bourg, et mourut à Saintes, le 10 mars 1757. Il fut inhumé dans l'église de Dompierre, à côté de son épouse, décédée dès 1728.

Marie Antoinette Claire de Bremond d'Ars, leur fille, eut en partage le fief de la Chaume et le tiers des terres du Fresne et de Saint Fort. Elle mourut sans être mariée, à Saintes, le 21 août 1788. Ses biens firent retour à la maison paternelle, dans la personne de son frère aîné, qui vient ci-après.

Pierre de Bremond d'Ars, chevalier, fut seigneur d'Orlac, de Dompierre, de Saint Fort, du Fresne et du Gua. Il était né à Dompierre le 5 mars 1703, fit partie du ban convoqué à Saintes en 1758, sous les ordres du maréchal de Seneterre, et fut nommé commissaire de la noblesse de Saintonge. Il transigea au sujet du procès que la succession de son père et de sa mère avait soulevé, par acte du 21 avril 1772. Dès le 4 novembre 1760, il avait été parrain de la cloche de Saint Fort avec demoiselle Jeanne Julie de Bremond d'Ars, sa cousine.

Il mourut le 11 octobre 1779, à l'âge de 77 ans, laissant de Marie Catherine de la Loué trois enfants dont Pierre René Auguste de Bremond d'Ars, chevalier, baron de Saint Fort et de Dompierre, né le 16 décembre 1759, élu député de la noblesse de la Saintonge aux Etats Généraux de 1789. Dès le 11 Avril 1783, comme possesseur du Fresne, il avait contribué à la refonte de la cloche de Verrières.

En 1791, Monsieur de Bremond d'Ars, qui avait vu la marche envahissante de la Révolution, émigra. Marie Sophie, sa sœur, chanoinesse du Chapitre royal de Saint-Louis de Metz, fut arrêtée pendant la Terreur, comme sœur d'émigré, jetée dans les cachots de Brouage, et ne dut son salut qu'à la mort de Robespierre. Elle abandonna à ses neveux les quelques biens qu'elle avait pu sauver.

Après la Révolution, la propriété du Fresne fut vendue par la famille de Bremond d'Ars à **Monsieur Tamain** qui, vers 1801, la transmit à **Madame Thomas de Bardines**, pour sa fille Louise Prospérine qui épousa ensuite **Monsieur Rondeau aîné**. Ceux-ci la cédèrent, en 1823, à Monsieur **Gabriel Pelluchon des Touches**, juge au tribunal civil de Cognac, et à dame Clémentine Basset, sa femme.

Ceux-ci ne la gardèrent que jusqu'en 1831, car à cette époque le Fresne fut acquis par **Monsieur Arraudeau et Simon François Babin**, son gendre. Marie Arraudeau, épouse Babin, mourut prématurément le 15 décembre 1838 à l'âge de 27 ans sans enfants.

La propriété du Fresne revint intégralement à Simon François Babin, qui se maria à Cierzac avec Marie Geneviève Panaud (1815 - 26 avril 1876), fille de Pierre Panaud et de Jeanne Résillier. Ils eurent deux enfants : Marie Geneviève Louise Babin, née le 21 Juin 1840, et Marie Augustine Aglaée (23 janvier 1851 – 21 mai 1919). Cette dernière épousa **Jean-François Martin** (4 novembre 1838 - 9 juin 1892) le 3 décembre 1878.

Jean-François Martin, fils de Jean Martin et Marie Angélique Lhoumeau, habitait à Bréville. Il vint s'établir au Fresne, bien propre de sa femme. Le couple eut sept enfants :

Jean-François Daniel né le 21 mars 1880 et mort célibataire le 27 Février 1937

Marie Louise Angèle (8 juin 1881 – 21 décembre 1905), épousa Fernand Roy, et mourut en mettant au monde son fils Pierre

Marie Madeleine Odile qui ne vécut que dix mois

Marie Joseph Camille qui mourut à 3 ans

Aris Paul Léandre (né le 23 février 1887) qui épousa Marie Thérèse Olga Drouineau, de Bréville ; ils eurent un fils, Jean ; c'est Aris qui est l'auteur des lettres figurant dans le Boutillon n° 78

Marie Madeleine Edith (15 novembre 1891 – 2 mars 1981), qui se maria avec Fernand Roy, veuf de Marie Louise Angèle

Adrien Louis Joseph (22 décembre 1888 – 9 juillet 1952), ancien élève de l'École Navale, général du service de santé, qui épousa Anne Mélanie Gilard.

Le Fresne était leur propriété. A la mort du général Martin, le Fresne passa aux mains de ses trois enfants : Marie-Louise, Jacqueline et François.

Le 9 mars 2001, le domaine fut vendu à la SCI Domaine du Frêne : Christophe BUTLER de Segonzac. En 2012, il fut cédé à la société Bacardi spécialisée notamment dans la production et la distribution de spiritueux.

En 2021 il fut vendu à un Américain.

Annexe

Lexique de certaines expressions relevées dans l'article sur le logis de Fresne

Le Fresne remonte à la période du Moyen Âge, et les expressions utilisées dans l'article relèvent de l'organisation de cette époque.

Le fief

C'est le bénéfice qu'un vassal (subordonné) tient de son seigneur, son chef, son suzerain. Primitivement viager et révocable, le fief est devenu héréditaire et transmissible au cours des 9^{ème} et 10^{ème} siècles.

L'acte de foi et d'hommage, renouvelé à chaque changement de personne, soit de vassal soit de suzerain, établit l'engagement réciproque des deux parties.

Cet acte est solennel. À genoux et sans armes, le vassal met ses mains jointes dans celles du suzerain, et se déclare son homme, d'où le nom de la cérémonie, l'hommage. Le suzerain relève le vassal, le baise sur la bouche, puis le vassal, debout, prête le serment de foi et de fidélité.

Ensuite a lieu l'investiture. Le suzerain remet au vassal un objet symbolique : anneau, bâton, bannière ... L'investiture est suivie de la montrée de terre : sur le terrain, le vassal montre au suzerain ce qu'il prétend tenir de lui. Plus tard, on remplace la montrée par un acte écrit, l'aveu de dénombrement. Sur des cahiers, appelés terriers, sont inscrites les redevances de chaque terre.

Pour le domaine de Fresne, le suzerain est le doyen du chapitre d'Angoulême, et le propriétaire du logis, du Bois, Verdelin ou Bremond d'Ars, lui doit hommage.

Justice

La basse et moyenne justice est réservée au vassal, et ne concerne que les petits délits. La haute justice, pour les fautes graves, relève du suzerain.

Saisine ou saisie

Droit de reprise d'un bien, hypothèque obligeant le défaillant à régler ses dettes et l'empêchant, en cas de refus, de vendre ce qu'il détient.

Mainlevée

Suppression de la saisine, redonnant plein droit de propriété. Cette procédure existe toujours et rétablit dans ses droits, sur un bien mis en caution, un emprunteur qui s'est libéré de ses dettes (Purge d'hypothèque).

Donner souffrance

Accorder des délais.

Ban

Ensemble des vassaux d'un suzerain, par extension ensemble des subordonnés.

Présidial

Ancien tribunal, correspondant au tribunal d'instance. Sentence du Présidial : jugement rendu.

Lods

Redevances que le vassal devait verser sur la valeur des héritages vendus.

Fief mouvant

Fief vassal d'un autre, pouvant être donné après reprise.

Curateur des enfants

Tuteur des mineurs, gestionnaire de leurs biens.

À la conquête de Mars par Platon et ses amis (troisième partie) Jean-Bernard Papi

Rencontre avec le dragon

À cet instant, dans un grand fracas de pompes et de chasses d'eau, le bassin se vida puis bascula pour faire apparaître une montagne de belle apparence, pointue et pentue à souhait avec même de la neige à son sommet. L'humain noir et moche poussa une série de cris et s'enfuit en direction d'une grande humaine qui abandonna sa lecture pour prendre le petit moche dans ses bras en lui murmurant je ne sais quoi. Elle me dévisageait avec curiosité et avec une sorte de crainte, me semblait-il, comme si je représentais un danger ou comme si j'étais moi-même un monstre répugnant. Cette géante d'un mètre soixante-dix au moins, était affublée d'une paire de volumineuses mamelles pointues qui tressautaient quand elle marchait. Rien à voir avec les trois jolis seins de Célimène à peine gros comme des moitiés de citron. Elle s'approcha de moi. Elle était peu vêtue et montrait un nombril des plus indécents. Je n'en avais vu que sur les photographies des magazines classés X décrits comme étant des résurgences d'un passé lointain. Je devinais que le destin, ou peut-être Maman, m'avait envoyé cette abominable humaine afin de dominer mes peurs ancestrales avant que je n'affronte le dragon. L'éducation du chevalier en quelque sorte. Je me forçais donc à regarder son nombril sans rougir ni trembler.

– Je n'en avais jamais vu encore, murmura-t-elle un tantinet alarmée à l'intention de l'autre humain moche, le petit noir, qui s'était rapproché. Comment ont-ils pu... ? Que fais-tu là ? me demanda-t-elle abruptement et quel est ton nom.

– Je m'appelle Platon, je suis sur le chemin de la gloire, répondis-je modestement. Envoyé pour une corvée ordinaire par Maman, elle m'a guidé jusqu'ici pour que j'accomplisse mon destin ainsi que le fit Gwennolledge, docteur en chimie et en pharmacie, et héros sans pareil.

– Pas très cohérent le discours de ce petit bonhomme, grommela l'humaine à grosses mamelles, mais il est mignon quand même. Et où vas-tu accomplir ce fabuleux destin mon cher Platon ?

– Dans la montagne que l'on voit là-bas.

Une heure plus tard j'étais au pied de la montagne. Un panneau sur lequel était écrit : « **Centre de loisirs offert et entretenu par Gwennolledge and Co, chimie et dérivés** » était planté près de l'entrée. Se pourrait-il, me dis-je, que mon héros soit dans les parages et qu'il ait déjà détruit le dragon ? J'étais désappointé. Ce « chimie et dérivés » supposait aussi que le vaillant chevalier, une fois le monstre tué, se soit reconverti prosaïquement dans les affaires. Ce qui n'est pas interdit, même aux héros. Ne consommait-il pas toutes sortes de pilules journallement ? Mais peut-être s'agissait-il ici d'un homonyme.

– Peut-être même m'attend-il quelque part dans la montagne, dis-je tout haut pour me consoler et me donner du courage.

– Peut-être, admit le petit monstre moche et noiraud qui m'avait suivi, sans bien comprendre le sens de ma phrase. Le bousin revient tous les deux jours, mais ça ne fonctionne que s'il n'y a personne dans la montagne, me prévint-il.

Il me regarda dépasser la pancarte et m'engager dans la montagne avec beaucoup d'émotion dans le regard. Il me fit force geste d'amitié jusqu'à ce que je disparaisse à sa vue après un virage du sentier. La pente était raide et le sentier se tortillait de belle manière à gauche et à droite, évitant rochers, arbres et ruisseaux. Des ruisseaux avec très peu d'eau, du bousin certainement, et beaucoup de cailloux et des arbres avec très peu de feuilles mais beaucoup de fleurs. J'aime les arbres à fleurs, il arrive même que ces fleurs soient comestibles. Parfois des chants d'oiseaux ou des cris de marmottes remplissaient le sentier au gré de ma marche.

Au bout de plusieurs heures je me retrouvai dans une clairière sur laquelle s'ouvrait une grotte. Mon bâton dans ma main se mit alors à trembler. Il tremblait si fort que je dus le lâcher. Il roula alors derrière un rocher. D'un bond je le suivis. Dans un bruit de trompettes, de hennissement et de grelots, le dragon le plus épouvantable que j'aie jamais vu et en effet je n'avais jamais vu de dragon, s'avança dans la clairière en faisant résonner le sol de ses six pattes. Il cracha dans ma direction un jet de salive dont une partie seulement s'enflamma. Le reste me tomba dessus. C'était très gras et ça puait si fort que je dus enlever mon short. Ce qui fit pousser une sorte de barrissement au dragon. J'en profitais pour aller chercher mon bâton et lui en donner plusieurs coups, bien que ce dernier soit très réticent.

La bataille avait une allure curieuse. Je me battais à la fois contre le dragon qui perdait ses membres à chaque coup de bâton et contre le bâton qui se tortillait dans ma main comme un serpent. Au bout d'un temps raisonnable je m'arrêtai de frapper d'abord parce que j'étais épuisé et d'autre part parce qu'il ne restait du dragon qu'un monceau de peau et d'os tellement pourris qu'on aurait dit du bois.

À la suite de cet exploit, je parcourus la montagne en 4 jours et je vainquis successivement un dragon mangeur d'enfants et un dragon poseur de devinette. Aucun n'opposa de véritable résistance. Le plus difficile fut de convaincre mon bâton d'y mettre du sien pour détruire ce que je considère comme étant une partie des douze travaux qui m'étaient impartis avant que je puisse gagner l'Olympe, c'est-à-dire le paradis des chevaliers. Le dragon mangeur d'enfant n'était pas véritablement dangereux. C'était une sorte de tube annelé, un tube digestif probablement, qui plongeait sa partie inférieure dans une nappe de bousin. D'un coup de pied je le fis basculer et il s'effondra dans le bousin où il disparut avec force glouglous. Pour régler le sort du dragon poseur de devinette je n'eus qu'à lui glisser mon bâton dans la gueule. Il se mit tout de suite à fumer, à hoqueter et enfin à pousser une sorte de soupir avant de s'affaler, mort. Puis il prit feu. Entre temps je m'étais débarbouillé à un filet de vraie eau qui me servit à laver mon short.

Avant de quitter la montagne pour rejoindre mes compagnons, je fus arrêté par un capitaine manchot avec un regard terrible et un crochet de fer à la place de la main gauche, lequel me prit pour un crocodile. Je m'en débarrassais promptement en lui assénant un coup de mon bâton sur le crâne, ce qui provoqua l'effacement du personnage qui se ratatina avant d'entrer dans une sorte de niche entre deux gros rochers. Enfin un magicien du nom d'Horribilis Potter, qui cherchait son chemin, ayant perdu ses lunettes, me barra la route. Ce Potter disparaissait lorsque je me précipitais sur lui le bâton levé pour réapparaître à un autre endroit proche en ricanant bêtement. Nous étions à l'intérieur d'une construction qui ressemblait à un château mais qui en fait n'était qu'une illusion entretenue par ce damné Potter. Il mit fin de lui-même à la bagarre en disparaissant purement et simplement, lui et son château, dans les nuages.

Je retrouvais la plage et coup de chance, je n'eus que le temps de poser le pied sur le sable avant que la montagne ne bascule pour disparaître dans un énorme trou. Le bousin réapparut alors et prit sa place dans un gros bruit de cataracte. Toutes ces merveilles me faisaient comprendre le sens des fables inventées jadis par un humain du nom d'Artus-Bertrand qui soutenait combien notre monde, tout en étant dangereux pour le faible, valait la peine d'être parcouru en hélicoptère. Une machine antédiluvienne. Il n'y avait maintenant plus personne sur la plage. Je me hâtai vers mes compagnons avant que la nuit ne tombe. J'avais tant de choses à leur raconter, car mes exploits désormais valaient ceux de Gwennolledge, mon héros. Je marchai toute la nuit. Je ne pouvais m'égarer car il n'y avait qu'un chemin et, à l'aller, j'avais pris soin de le jalonner. Ici d'une pierre blanche posée au milieu du sentier, là d'une plume coincée entre les herbes, ailleurs d'une boîte en plastique etc. J'avais vraiment hâte de retrouver Olivier et Célimène.

Je les surpris en pleine séance de chatouilles. D'un trait je racontai mes aventures. Olivier poussa des exclamations et Célimène me regarda bouche bée. Un formidable succès ; dommage qu'ils ne jugèrent pas opportun de cesser de se chatouiller pour m'écouter.

Dès que le jour se leva je les entraînai vers la montagne, ou vers la mer de bousin selon.

– C'est quoi du bousin ? demanda Célimène toujours dans sa chaise roulante.

– De l'eau, répondis-je hâtivement. C'est du bousin quand il y en a beaucoup.

Je m'en voulus de cette stupide réponse, mais Olivier et elle s'étaient chatouillés tout le reste de la nuit et m'avaient empêché de dormir. Je n'avais pas les idées très claires. Eux non plus. En outre, en attendant mon retour, ils s'étaient gavés de raisin ce qui n'arrangeait rien. Tout le long de notre interminable marche je leur racontais pour la énième fois ma rencontre avec le dragon cracheur de feu, avec Horribilis Potter, le capitaine et le dragon mangeur d'enfants. Involontairement je rajoutais des détails qui m'avaient échappé comme l'intervention du tonnerre et de la foudre qui tombait à mes pieds pendant ma lutte avec Potter. Ou encore les cris de corbeaux sauvages durant ma bataille avec le dragon poseur de devinettes. Mon récit ne cessait de s'alourdir et de s'enjoliver. Il était temps d'atteindre la plage avant que, ultime détail de mon aventure, je ne monte aux cieux entourés d'anges sonnant de la trompette, comme ce fut le cas pour Gwennolledge.

Il y avait peu de monde sur la plage et le bousin emplissait l'horizon. Quelques parasols étaient ouverts mais assez loin de notre petit groupe. Célimène avec une vélocité surprenante sauta de sa chaise et trottina jusqu'au bousin. Fébrilement elle enleva sa chemise, son short et plongea. Un nuage de vapeur s'éleva de l'endroit où elle avait plongé accompagné d'un bruit de succion puis d'ébullition. Elle ne réapparut pas. Olivier et moi étions consternés. J'eus l'idée de tâter le bousin avec mon bâton mais ce dernier se tortilla si bien que je ne pus le plonger dans ce curieux liquide. Nous attendîmes jusqu'au soir en espérant que notre compagne réapparaisse. Lorsque la nuit tomba nous nous étendîmes sur le sable en proie aux plus sombres pressentiments. On dut en convenir, Célimène avait bel et bien fondu dans le bousin.

– Même avec un gène de poisson, dis-je, elle ne pouvait survivre dans le bousin. Même le sable est détruit.

Je jetais une poignée de sable dans le liquide, lequel entra aussitôt en ébullition. À cet instant le bruit de chasse d'eau se fit entendre et le bousin disparut laissant la place à la montagne. Olivier pleura Célimène et je sentis une forte odeur d'urine, car chez lui une fonction évacuation accompagnait l'autre, nécessairement.

– Crois-tu qu'elle a souffert ? me demanda-t-il.

– Absolument pas. Plus personne ne souffre de nos jours, pourquoi le bousin ferait-il exception ?

– Tu as raison, renifla Olivier. Allons-nous-en d'ici.

J'étais contrarié. J'avais espéré les conduire tous les deux sur le théâtre de mes exploits, car il me fallait des témoins, et nous fuyions lâchement après avoir perdu un tiers de nos effectifs. Olivier cessa de pleurer lorsque le souvenir de notre mission lui revint en mémoire. J'avoue que moi aussi je ne m'en étais guère soucié. Peut-être même que si je ne m'en étais tenu qu'à ma mission, Célimène serait encore en vie. Cela faisait une bonne dizaine de jours que nous étions partis. Maman allait nous gronder. Quand je lui dis, Olivier haussa les épaules. Il s'en fichait. Nous avons dormi au bord du chemin et pour une fois mon compagnon ne réclama pas à manger. Heureusement car nous nous étions sensiblement éloigné des vignes en prenant un chemin de traverse que je n'avais pas remarqué auparavant.

Au petit matin une navette électrique, dite « De la Ville de Paris », appellation que plus personne ne pouvait expliquer, Paris ayant disparu après avoir été durant un siècle la proche banlieue de Mantes-la-Jolie, si j'en crois mes livres. J'ai la faculté, rare, de les ouvrir et les interroger dans ma mémoire où ils sont entreposés comme dans une bibliothèque. Je peux même permettre qu'on les consulte en moi, ce qui n'arrive presque jamais, car ils n'intéressent pas grand monde. Au poste de pilotage de la navette se tenait un individu marié, un de ces quinquas que nous envions tous en raison de son statut social privilégié.

Il précipita sa navette sur nous, tentant de nous écraser mais mon bâton s'interposa qui fit éclater le pare-brise d'un coup précis porté sur le point faible de cet élément qui en comportait un certain nombre. La navette fit une embardée et disparut à une allure folle dans un champ de melons à proximité. Les melons, de leurs tentacules, eurent tôt fait d'envelopper le véhicule jusqu'à tenter de l'écraser.

Nous nous précipitâmes pour délivrer le conducteur. Mon bâton fit des merveilles et détruisit les melons qui tentaient de nous emprisonner la cheville. Ces OGM sont terribles quand ils attaquent tous ensemble, me dis-je. « José Bové, le philosophe paysan, avait bien raison de les craindre au temps de nos aïeux », m'avait révélé ma maman le jour où notre potager s'était révolté à cause du manque d'eau. Depuis ces temps anciens on se méfie d'eux. Nous massacra mes melons autant qu'il nous était possible avant d'atteindre la navette.

Le conducteur n'était qu'assommé. C'était un gros individu d'âge mur, puisque marié, selon la définition du code civil. Choqué, son teint naturellement orange avait viré au pourpre. Il ouvrit des yeux jaunes et nous sourit de ses cinquante-huit dents, sur deux rangées. Nous l'apprendrons plus tard, il avait un gène de requin ce qui le rendait inutilement cruel. Il tenta de mordre ma main mais mon fidèle bâton lui tapa fortement sur le crâne. Il se rabattit sur les melons qu'il engloutit les uns après les autres, suivi par Olivier qui apaisa une faim naissante.

– Les émotions me creusent, avoua le quinquas une fois rassasié.

Lorsque la navette fut délivrée et repositionnée tant bien que mal sur le chemin, nous priâmes le conducteur, qui se nommait Dendelamer, de nous conduire jusqu'au magasin où nous devons trouver de quoi nettoyer les graffitis du chantier. Olivier suggéra avant toute chose de téléphoner à l'un des bureaux du personnel de la Grande-Maison pour signaler la disparition de Célimène. Ce qui fut fait. La navette était équipée de téléphones et de radios qui pour une fois fonctionnaient correctement, même après le choc chez les melons.

On nous conseilla de signaler sa disparition au bureau C spécialisé dans les statistiques, dont le numéro de téléphone nous fut communiqué. Nous n'avions pas encore raccroché qu'un déluge de phrases fut craché par les haut-parleurs du téléphone. Les agences de publicité ont le chic pour adapter toujours le même baratin à n'importe quel produit. Cette fois il s'agissait d'acquiescer un igloo, pas cher, situé au pôle Nord, au bord d'une mer de bousin et près d'un port désaffecté. Là, on pouvait s'amuser, en groupe naturellement, à découper au laser d'anciens navires de guerre datant d'avant Gwennolledge. Quand j'étais petit, j'écoutais ces sempiternelles litanies publicitaires avant de m'endormir quand mon papa n'avait pas le temps de me lire les aventures de Gwennolledge, le super héros et roi de la pilule.

Après avoir téléphoné à différents bureaux que notre démarche ne concernait pas, on finit par échouer dans un bureau chargé de tenir les statistiques de la Grande-Maison. Célimène FM2429 fut promptement rayée des listes de l'état civil sans qu'une explication sur sa disparition nous soit demandée. Puis Dendelamer nous débarqua devant le magasin des ustensiles et serpillères. Ce ne fut pas sans avoir écrasé plusieurs feuilles de platane, une espèce protégée, qui tentait de traverser la route. « Ce Dendelamer conduit comme on le faisait il y a plusieurs siècles à Tombouctou », me glissa Olivier après que nous eûmes pris congé de notre pilote. Je ne lui répondis pas, intrigué par la colonne d'individus bariolée qui venait de se grouper devant l'entrée du magasin.

- Les bleus d'abord ! hurla une voix.
- Non, priorité aux gènes de lapin ! cria une autre voix, féminine.
- Et pourquoi aux gènes de lapin je vous prie ? demanda une troisième voix maniérée.
- Parce que nous sommes toujours en retard, rétorqua la voix de femme qui voulait donner la priorité aux gènes de lapin.
- Moi, j'ai un gène de tigre, gronda un gros type rouge de peau et vert de cheveux avec des pois jaunes, et vous allez voir ce que j'en fais, moi, de vos gènes de lapin !
- Moi aussi j'ai un gène de tigre, déclara d'une voix pointue, un minuscule personnage rose fluo. Ce qui fit rire tout le monde.

A suivre

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

Croyances d'antan : le pain **Bernard Charron (Arnest Lugrous)**

Bernard Charron (Arnest Lugrous) est le président du Foyer rural de la commune de Villedoux. À ce titre, il publie sur Facebook une chronique journalière intitulée « La chronique du héron ». Voici un article sur le pain, provenant d'un récent numéro de sa chronique.

Base de la nourriture d'autrefois, le pain avait une signification particulière : seule la complicité des forces divines permettait son élaboration et il avait donc un caractère sacré.

On l'offrait aux plantes et aux animaux dont on attendait le concours pour avoir de bonnes récoltes et des bêtes en bonne santé. La préparation du pain se prêtait à des rites destinés à le protéger d'une malfaçon ou à assurer sa bonne qualité.

En Saintonge, on se refusait à faire du pain pendant les Rogations car on aurait alors mangé du pain moisi toute l'année. On appelait rogations les trois jours précédant immédiatement l'ascension, cette fête religieuse donnait lieu à différentes processions dans nos campagnes.

Parmi les autres rituels liés au pain, il était de tradition de tracer une croix sur le pain avant de l'entamer. Il était par ailleurs malvenu de le mettre sur le dos car on s'attirait alors le malheur et des réflexions du genre : « Le pain ne se gagne pas sur le dos », allusion à peine voilée au plus vieux métier du monde, très mal vu par la bonne société mais toléré tel un mal nécessaire aux mâles. En effet, pour certaines personnes superstitieuses, poser le pain à l'envers sur une table attire le diable et porte malheur.

Cette croyance est née au moyen âge. À cette époque, le bourreau était souvent peu apprécié dans les villes, compte-tenu de son métier lié à la mort. Les jours d'exécution, il était de coutume pour le boulanger de lui réserver un pain. Afin que le bourreau identifie facilement sa miche pour la récupérer, le boulanger avait pour habitude de le présenter retourné sur son comptoir. Les clients qui étaient au fait de cet usage n'y touchaient donc pas, de peur de s'attirer le mauvais œil.

Enfin marcher sur du pain était considéré comme un véritable sacrilège.

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoëi)

Résultats du Kétoukolé n° 80



Une fois n'est pas coutume. Avec ce Kétoukolé, on s'évade vers une région où l'air est pur et où, en ces temps hivernaux, il fait bon se réchauffer le corps.

En effet ce joli petit récipient en bois sculpté est **une grolle**. Pas une grolle au sens corbeau de la Saintonge, mais plutôt **une coupe de l'amitié** comme ils disent dans la Savoie, en Suisse Romande et dans le magnifique Val d'Aoste italien, où des anciens sur les hauteurs nous font encore la surprise de parler français.

Cette grolle ou grole (les deux graphies sont admises), est réalisée dans de l'acajou sapelli, ou du hêtre, bois faciles à sculpter qui résistent bien aux variations de températures, et elles présentent de deux à huit becs suivant les modèles. On en trouve en vente sur Internet. Certaines sont des petites œuvres d'art. Les prix annoncés vont de 25 € à 60 €.

Plusieurs hypothèses sont émises quant à l'origine de ce mot

grolle :

- les bergers utilisaient leurs sabots, ou vieux souliers (appelés également grolles comme chez *nous' aut' d'ailleurs*) comme des récipients où ils mettaient un breuvage réchauffant,
- il y aurait une relation avec la mort du Christ, et le calice appelé graal qui contenait le sang de Jésus,
- cette coupe viendrait de l'époque de Guillaume Tell en Suisse, où les vieux sabots étaient l'emblème des hommes libres,
- une hypothèse à vérifier donnerait également une origine italienne à cette coupe ou grolle, quand l'Italien du Val d'Aoste devait se doper pour aller chasser l'ours.

C'est comme pour le diable charentais, la première fois que l'on utilise une grolle, il y a des précautions à prendre. On verse un café tiède, on laisse macérer 15 minutes, puis on jette le contenu. Et bien entendu, il faut rincer la grolle après chaque usage. Plus on l'utilise, meilleure elle est.

Voici une recette type, mais il y a certainement plein d'autres combinaisons possibles.

On épluche et découpe des oranges et citrons, on verse 40 cl d'eau de vie chauffée, on verse ensuite 60 cl d'un café léger, suivant les goûts, 50 g de sucre. On peut rajouter quelques gouttes de génépi, voire de Cognac. Deux pincées de cannelle et deux clous de girofle, ne sont pas interdits. Après il faut parsemer de sucre le pourtour de l'ouverture et faire flamber le tout. Après chaque convive boit dans un des becs qu'il s'est réservé, en pensant bien à boucher avec ses doigts les deux becs qui sont chaque côté du sien ; sinon il en prend *plein le jhabot*. Pas de problème s'il y a plus d'amis à se régaler que de becs disponibles sur la grolle. **Bernard Delon** le copain Jurassien dégourdi, vous propose l'usage de pailles, comme indiqué sur les photos qu'il nous a adressées.

Cette grolle a rappelé des souvenirs, et émoustillé les papilles de plusieurs de nos lecteurs avertis.

Cécile Négret, la poétesse du Boutillon. La grolle, ou coupe de l'amitié, est originaire du Val d'Aoste. Ce récipient en bois façonné à la main, surplombé d'un couvercle sculpté, peut posséder entre 2 et 8 becs. Son nom vient du fait qu'autrefois, les bergers versaient un mélange d'eau de vie et de café dans leurs sabots pour se réchauffer. On la sert aujourd'hui avec un mélange de café et d'eau de vie préalablement chauffés, de sucre, de zestes d'orange ou de citron et de quelques clous de girofles. On saupoudre allègrement de sucre le bord du trou central et on fait flamber. Ensuite, on boit à tour de rôle par l'un des becs... mais attention ! Il faut boucher avec les pouces les deux becs entourant celui qu'on utilise, sinon c'est la douche assurée. La coutume dit qu'il ne faut pas reposer la grolle avant d'avoir tout bu. C'est dire si on est beau après !

Jean Jacques Bonnin d'Angoulême (16). Ol est une grolle à six becs ! Non ol est pas quel osia tout nég' qui disant croa ! croa ! et li qu'avant un seul bec.

Objet connu également sous le nom de "Coupe de l'Amitié".

Et à quoi qu'o sert ? À boire entre amis, à l'origine je pense de la bonne grêle du bouilleur de cru local, que les bergers servaient dans leur sabot, d'où le nom de grolle. Il semble qu'il y ait une quantité de recettes diverses et variées. on doit même pouvoir y mettre du pineau, bien que ça ne fasse pas très régional.

À tour de rôle, chaque buveur saisit la grolle, la porte à sa bouche, comme on ferait avec son assiette pour faire godaille, il bouche avec ses pouces les deux becs les plus proches, et quand il a bu, il passe à son voisin qui utilisera le bec suivant.

C'est un bien bel objet en tout cas. On peut en acheter sur internet sur des sites qui proposent même toutes sortes de charcuteries locales.

Alain Moreau de La Rochelle (17) : Ayant pratiqué les sports d'hiver dans les Alpes vers les années 1970, il était de bon ton à la fin des repas conviviaux en altitude de prendre la "grolle" dans un tel récipient - préparation avec café, sucre et génépi ou autre alcool local, *il n'y avait pas de cognac évidemment*.

Dans les décennies suivantes, j'ai été très surpris de voir apparaître dans notre région cet objet en terre avec une recette au cognac. C'était l'époque où les ventes de cognac étaient dites en baisse et pour laquelle nos experts en marketing n'ont pas hésité à faire la promotion du cognac-schweppes, du brulôt charentais et autres cocktails.

Philippe Roy de Berson (17), frontalier des causants en Gabaye. Objet montagnard des Savoie qui permet, à plusieurs, de déguster, à tour de rôle, un mélange de café et d'eau-de-vie, souvent du Génépi.

Berson. Une petite rivière, (La Gamaye à Berson, en langue d'Oc, Le Brouillon, de l'autre côté, à l'étranger, en langue d'Oil), sépare les deux langues et je suis en langue d'Oc, non chez ceux qui parlent gabaye ou charentais... Même si j'ai apprécié et côtoyé ceux qui viennent « du Nord », notamment au Lycée de Blaye (il y a longtemps) où ceux d'en haut venaient s'instruire !!!

Françoise Gallais de Surgères (17). Ne serait ce pas une grôle, dans laquelle on boit du café fortement alcoolisé, on en trouve pas mal en Savoie, j'en avais une mais je crois que mon fils me l'a "chouravée".

Claude Moulineau de Montpellier (34). L'objet est une grolle un récipient en bois servant à boire un mélange de café et d'eau de vie dans les grandes occasions. Je pensais jusqu'alors que c'était une exclusivité montagnarde pour l'y avoir souvent pratiquée!

Maurice Cartraud de Salles d'Angles (16). Je me lance ... car je ne suis pas sûr.... serait-ce un diffuseur de parfum ?

NDLR : merci Maurice, le principal est de participer.

GROLLE OU COUPE DE L'AMITIÉ

La grolle ou coupe de l'amitié est en bois (hêtre pour ces modèles) et il est possible de trouver cet objet dans notre région et en vallée d'Aoste. La grolle possède entre 2 et 10 trous appelés *becs* et elle est ornée d'un couvercle sculpté.

Elle est servie en digestif avec un mélange de café, d'eau de vie, de sucre et agrémenté de zestes d'orange, de citron, de noix de muscade, de cannelle. La coutume précise qu'il ne faut pas reposer la grolle sur la table avant d'avoir tout bu.

Chaque participant boit chacun son tour par l'un des becs. Il faut boucher les deux becs perpendiculaires au trou utilisé avec les pouces pour ne pas en renverser.

N'hésitez pas à consulter notre rubrique "recettes" sur notre site :

- Le café Savoyard

Conseils d'utilisation : une grolle mérite quelques précautions. Lors de la première utilisation, la remplir de café tiède, laisser macérer pendant 15 minutes puis vider le contenu (renouveler l'opération si nécessaire). La grolle est prête à l'emploi.

Ne jamais la laisser à proximité d'une source de chaleur. Rincer la grolle au café et l'essuyer après utilisation. Plus, elle est utilisée, meilleure elle sera !



Grole sculptée



Photos B. Delon

Kétoukolé n° 81



Dans certaines très vieilles maisons, on trouve quelques fois aux alentours des cheminées cette espèce de niche scellée dans le mur, confectionnée avec deux tuiles.

À quoi cela pouvait-il bien servir ?

Vos réponses adressées à : joel.lamiraud@free.fr

Sculpteurs en Charente-Maritime François Wiehn

MOULEDOUX Antoine Philippe 27 juillet 1868 Chérac - 1945

Philippe Mouledoux est le fils d'un charpentier de Chérac.

En 1888 lors de son passage devant le conseil de révision il déclare habiter Saintes et exercer la profession de sculpteur. Réformé pour luxation d'un genou, il fera la guerre d'août 1916 à août 1917.

Lors du recensement à Saintes en 1896 il demeure avec sa femme et son fils Robert rue Saint-Eutrope et il déclare être tailleur de pierres, employé chez François Gagnaire à qui il succède en 1899 au 90-92 rue de la Boule et dirige un atelier de sculpture.

Le recensement de 1926 le domicilie 83 rue de la Boule.

On lui doit de nombreux monuments funéraires et des monuments aux morts comme à Saint-Georges des Coteaux, Pessines, Saint-Seurin d'Uzet, Thénac, Courcoury, Saint-Sulpice d'Arnoult, Nieul les Saintes (photo ci-contre).

Philippe Mouledoux travaille avec son fils. Il reprendra après la mort de ce dernier en 1918 le modèle bas-relief « La douleur » réalisé en 1915.

MOULEDOUX Robert, Paul 18 avril 1892 Saintes - 21 août 1918 Saintes.

Robert Mouledoux est le fils du sculpteur Philippe Mouledoux, avec qui il travaillera durant sa courte existence.

Ayant obtenu une bourse de la ville, Robert Mouledoux part en 1910 à Toulouse à l'école des Beaux-Arts où il a pour professeur Antonin Mercié. Il reçoit le prix ministériel au concours de l'école pour l'année 1910-1911.

Ajourné puis réformé pour bronchite chronique, il revient à Saintes en juillet 1914 où il s'installe avec son père.

Il décède à l'âge de 26 ans et laisse une œuvre évidemment réduite.

On peut citer le buste du curé Billard au cimetière Saint-Palais à Saintes, un grand buste en bois pour l'église Saint-Eutrope, un buste « La Saintongeoise » une statue grandeur nature du dragon Machefert au cimetière Saint-Vivien et un bas-relief en plâtre « la douleur ».



Le coin des poètes

Cécile Négret

Les bons moments



Photo Alain Négret

Toi mon ami qui perds espoir
Et te réfugies dans le noir,
Souviens-toi de ces bons moments
Qui valent tant d'être vivant !

S'envelopper dans un bain chaud,
Lire un poème au bord de l'eau,
Rire à en avoir mal au ventre,
Oter ses souliers quand on rentre.

Écouter la pluie sur les toits,
Se blottir dans des draps de soie,
Voir le pays de son enfance,
Oublier tout pour une danse

Protéger l'être que l'on aime,
Entendre du bien de soi-même,
Oser le meilleur des destins,
Frotter le sable entre ses mains.

Rendre visite à ses amis,
Bercer les nuits d'un tout-petit,
Goûter le vent, paupières closes,
Humer le parfum d'une rose.

Guetter le coucher du soleil,
Palper la nature en éveil,
Tendre les yeux vers les nuages,
Aborder de nouveaux visages.

Souviens-toi de ces bons moments,
Qui valent tant d'être vivant,
Toi mon ami qui sors du noir
Et commences à reprendre espoir.

Lucien Picot (alias Gilles Galion)

Renouveau

Chantons de notre amour la douce renaissance
Grisons-nous de baisers, enchainons le bonheur
Aimons et bénissons jusqu'à notre souffrance
Qui nous fait mieux sentir le parfum de la fleur
Oublions, oublions nos misères cruelles
Dans les eaux du Léthé trempons nos cœurs meurtris
Oublions que l'Amour a toujours ses deux ailes
Qu'il est le Dieu des pleurs après le Dieu des ris
Oublions qu'Aphrodite ou la blonde Vénus
Naquit de l'eau de mer et du sang de Caelus
Que son fils Cupidon a gardé de sa mère
L'amour de l'eau salée et le goût sanguinaire
Sans chercher à savoir ce que sera demain
Puisque l'Amour ce soir conduit notre nacelle
Sans plus nous occuper du simulacre humain
Unissons nos désirs, et que la nuit soit belle.

Le coin des fines goules : salade de fruits franco-philippine

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



La salade de fruits, un dessert léger et délicieux. Pour le repas de réveillon de fin d'année 2021, c'est Anna, l'épouse de notre webmaster, d'origine philippine, qui a préparé le plat dont voici la photo. C'était tellement beau qu'on hésitait à l'entamer, mais il a bien fallu s'y résoudre.

Il y a, bien entendu, les fruits traditionnels de chez nous : pommes, oranges, clémentines, raisins ...

Mais elle avait ajouté des fruits de son pays, notamment des mangues, des ananas et des letchis.

Tout le monde a apprécié. Pour les adultes, majeurs (et vaccinés) quelques gouttes de cognac ont été ajoutées dans l'assiette. Mieux encore : une petite rasade de cognac/mandarines de chez Bégau à Villars les Bois.

Un tel dessert méritait bien l'ouverture d'une bouteille de champagne, à la santé de la nouvelle année, et à notre santé à tous !

Les grands Charentais

René Guillot, le Kipling saintongeais

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



Nous ouvrons une nouvelle rubrique consacrée aux hommes et aux femmes qui ont marqué nos deux départements charentais. Et nous commençons par René Guillot. René Guillot, peut-être est-il un inconnu pour certains. Mais si je vous dis « Crin blanc », cela ne vous dit rien ? C'est un de ses romans les plus connus. Mais pour en savoir plus sur cet écrivain, je vous conseille la lecture de l'excellent ouvrage de Serge Drey « René Guillot, le Kipling charentais » paru en 2000 aux éditions « La malle aux livres » chez Didier Cateineau.

C'est d'ailleurs Didier Cateineau qui m'a fourni la petite vidéo qui a été enregistrée lorsque Serge Drey a présenté et dédié son livre à Fontcouverte. Cette vidéo vous donnera beaucoup d'informations sur René Guillot. Vous y rencontrerez Monsieur le

Maire de Fontcouverte, Charly Grenon, Didier Cateineau, Serge Drey, qui vous parlera de son livre, et la petite fille de René Guillot.

https://youtu.be/RfhZ_NwyE4A

Pour ma part, je vais me contenter d'un bref résumé qui, je l'espère, va vous inciter à découvrir les ouvrages de ce grand Charentais :

Né le 24 janvier 1900 à Courcoury, en Charente-Maritime, René Guillot, fils d'un instituteur de Fontcouverte, devient également enseignant : professeur de mathématiques et écrivain, auteur de très nombreux livres d'aventure pour la jeunesse dont les très fameux Crin-Blanc et Ballon rouge que lui inspirèrent les films d'Albert Lamorisse, qui firent les beaux jours des séances de cinéma scolaire, il reste passionné par sa Saintonge natale.

Il passera vingt années en Afrique, continent qui lui inspirera de nombreux romans et recueils de contes tels que Contes d'Afrique (1933), Contes de la brousse fauve (1945), Chasse de brousse : savanes et sortilèges (1948), etc. Il est qualifié de « Kipling saintongeais ».

En 1946, il reçoit le prix du roman d'aventures pour son roman Les Équipages de Peter Hill.

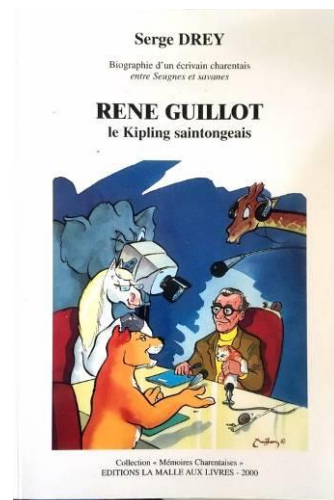
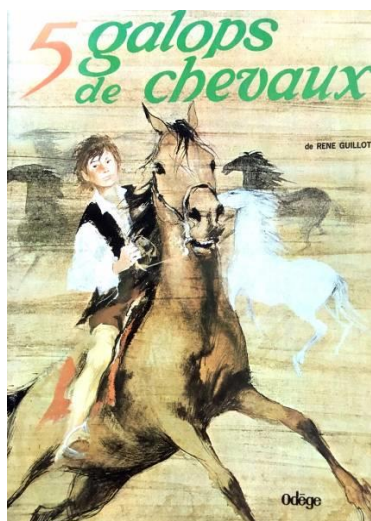
À partir de l'année scolaire 1949-1950, il est professeur de mathématiques au Petit Lycée Condorcet (rue d'Amsterdam) à Paris. Il y restera en poste jusqu'à sa retraite en 1960.

On lui doit aussi des contes, plusieurs encyclopédies, mais surtout deux romans de terroir : La Grande Renaude (1929) dont la seconde édition (Arthaud, 1946, prix de Saintonge 1947), fut saluée comme le parfait roman de la ruralité saintongeaise, et Taillis (Rieder, 1934), ayant pour cadre Fontcouverte pendant l'établissement de la ligne de chemin de fer Saint-Jean-d'Angély-Saujon (1906), ainsi qu'une pièce en vers en trois actes et cinq tableaux : Santona, créée aux arènes de Saintes le 4 août 1953.

Deux de ses romans ont été adaptés au cinéma par Patrick Grandperret : L'Enfant lion (1993, d'après Sirga la lionne) et Le Maître des éléphants (1995, d'après le roman du même titre de 1960).

René Guillot s'éteint le 26 mars 1969 à Paris.

En fouillant dans ma bibliothèque, j'ai trouvé deux livres de René Guillot, que j'ai à nouveau feuilletés avec plaisir : « Le chat vert » et « 5 galops de chevaux ».



Un livre à vous proposer

Michelle Peyssonneaux

CLAUDE – Geneviève Fauconnier – Prix Femina 1933 - (1886-1969)

Venue du terroir charentais, une plainte féminine dans laquelle toutes les femmes se retrouvent



« Ici ma fille, il te faudra vivre et mourir », déclare sans ambages son beau-père à la jeune mariée qui franchit ce jour-là le seuil de la ferme de La Roncelle dans les bras de son époux.

Claude réalisera vite que son éducation raffinée ne l'a nullement préparée à mener la vie d'une fermière du sud charentais. Elevée dans une ambiance bourgeoise, nourrie de musique classique et de beaux textes, sa tâche quotidienne lui paraît au-dessus de ses forces et sa nouvelle famille lui semble fruste.

Benjamin d'une fratrie de six filles, elle avait cru faire un mariage romanesque, tout en évitant les contraintes mondaines, en épousant Ernest de Leysière, un beau garçon qu'elle croisait pendant les vacances familiales sur les chemins de campagne où il menait ses bœufs. Le jeune homme avait d'ailleurs du sang bleu dans les veines. Sa famille envisageait de relever prochainement la gentilhommière ancestrale qui tombait en ruines, faute de moyens pour l'entretenir. La dot de la jeune fille y contribuerait.

Las ! Le vent de l'Histoire eut raison de ce conte de fée. La guerre de 14-18 fit le mari prisonnier et l'Emprunt russe de la dot sombra avec le tsar. Au fil des années, tandis que naissent cinq enfants, les catastrophes se succèdent. Mauvaises récoltes, cours qui s'effondrent, bâtiments qui se dégradent, l'horizon du couple s'assombrit de plus en plus. Malgré elle, Claude compare avec amertume son existence ingrate avec la vie de ses sœurs et de ses amies d'enfance, entrecoupée de loisirs et de voyages. Attentive à la splendeur des paysages, aux nuances des changements de saisons, la jeune fermière s'applique cependant courageusement à sa tâche et, pour oublier ses désillusions présentes, se réfugie dans ses souvenirs de jeunesse. Vivant à proximité, Philippe, un *presque frère*, orphelin de mère élevé jadis au foyer familial, lui donne la réplique. Ensemble, ils font revivre le temps béni de l'enfance, et se plaisent à évoquer sans fin leurs jeux et leurs rêves d'adolescents...

Le salut ne viendra pourtant pas de Philippe. De frustrations en renoncements, Claude, plus armée qu'elle ne le croit, finira par trouver en elle-même la force de vivre avec sérénité le destin qu'elle s'est librement choisi.

Geneviève Fauconnier et le Groupe de Barbezieux

Michelle Peyssonneaux

Claude obtint le *Prix Fémina* en 1933

Ce livre sublime eut un immense succès. Selon les critiques de l'époque, toutes les femmes de tous les pays se reconnaissent dans cette plainte. Traduit en plusieurs langues, *Claude* fut maintes fois réédité.

Dans les passages relatant la jeunesse de l'auteur, il a en outre le mérite de mettre en scène les futurs écrivains que les livres de littérature rassemblent sous le nom de *Groupe de Barbezieux*.

Henri Fauconnier, de sept ans plus âgé que Geneviève, prend ici le nom d'Ivan. Planteur d'hévéas en Asie du Sud-Est, il publie *Malaisie* qui obtint le prix Goncourt en 1930. Jacques Boutelleau, dit plus tard Jacques Chardonne, est dépeint sous les traits d'un *Marc aux inventions diaboliques*. Il publie en 1938 *le Bonheur de Barbezieux*. Jacques et Maurice Delamain ainsi que Germaine Boutelleau, future femme de Jacques, font aussi partie du groupe qui fréquente la maison de Musset, villa des Fauconnier, située aux confins de Barbezieux. Tous ces adolescents s'exercent à la littérature en créant des poèmes, des revues, des pièces de théâtre qu'ils interprètent dans les chais désaffectés de la propriété.

Geneviève Fauconnier fut en grande partie la fermière qu'elle décrit dans « *Claude* ». Elle avait suivi son frère en Malaisie et épousé un jeune planteur belge, René van den Berg avec qui elle eut cinq enfants. C'est en 1926 qu'elle vient s'installer au Cru, sur la commune de Montlieu-la-Garde, dans une propriété familiale héritée de son père et qu'elle y élève ses enfants.

Son œuvre littéraire fut abondante. A part *Claude*, deux autres romans ont pour cadre le sud charentais : *Trois petits enfants bleus*, paru en 1926 et *Les étangs de la Double* paru en 1930, que certains considèrent comme son livre le plus accompli. Il a été récemment réédité. Simple et effacée, quand elle obtint pour *Claude* la prestigieuse récompense, elle se dit *la Cendrillon du Prix Fémina*.

La maison de Musset à Barbezieux et la demeure de Geneviève Fauconnier à Montlieu-la-Garde sont toujours la propriété de leurs descendants (aujourd'hui, petits-enfants), qui y reviennent fidèlement à chaque saison d'été.

Quelques lectures marquantes de mon enfance

Jean-Jacques Bonnin

La Vierge Rouge du Kremlin 1927 (Charles Lucieto)

Des camarades de classe m'avaient prêté un ouvrage déjà ancien intitulé « *La Vierge Rouge du Kremlin, une enquête du détective James Nobody* ». Cet ouvrage relatait certainement quelques faits malheureusement réels sur les exactions de la Tcheka, mais le tout composait un abracadabrantesque méli-mélo de situations et d'arguments manichéens et rocambolesques qui lui faisaient perdre toute crédibilité. Cependant, dans mon esprit naïf de jeune enfant, ces arguments avaient pris une grande importance et je mis longtemps à réaliser qu'il s'agissait en réalité d'un brûlot de propagande anti bolchevik, commis par un illustre inconnu.

Ce genre de littérature était fort à la mode dans les années 1930, en particulier dans les milieux bourgeois et bien pensants : Hergé, le « père » de Tintin, avait commis, avec la vive approbation du rédacteur en chef du journal bruxellois « *le Vingtième* », le très réactionnaire et dogmatique abbé Wallez, un « *Tintin au pays des soviets* » qui est un modèle du genre, puis avait récidivé avec *Tintin au Congo*, ouvrages qu'il a plus ou moins reniés par la suite.

Robinson suisse David Wyss. Editions Hetzel

Ce livre m'avait beaucoup plu et je l'ai souvent relu dans mon enfance. Il relate les aventures aussi idylliques qu'improbables d'une famille suisse naufragée (le père est pasteur). Les héros courent mille dangers et en triomphent toujours avec bonheur. L'histoire se passe dans une île déserte d'Indonésie, cadre exotique ou chaque description, chaque événement est prétexte à des « leçons de choses » sur la flore, la faune, le climat, les grands phénomènes naturels.

Les naufragés avec beaucoup d'habileté organisent leur existence. C'est ce côté « pratique » et documentaire qui me séduisait, par contre, les discours moralisateurs et religieux me lassaient un peu.

Ce sont les mêmes thèmes que l'on retrouve bien sûr dans le modèle du genre, le célèbre Robinson Crusoé, mode dans lequel excellait Jules Verne, avec l'Île Mystérieuse ou l'École des Robinsons. Le côté « vulgarisation scientifique » développé également dans de nombreuses autres œuvres m'a décidé à entreprendre leur lecture.

Récemment, j'ai installé pour le relire sur ma tablette ce Robinson Suisse que j'ai récupéré en version numérique, mais je n'ai pas retrouvé l'attrait et l'intérêt qui avait enchanté mes vertes années : je n'ai pas dépassé la deuxième page.

Moulin du Frau (Eugène Leroy)

Histoire d'un meunier en Périgord. L'histoire commence aux environs de la Révolution de 1830 et se termine un peu après 1870. Roman régionaliste, vantant les charmes de la simplicité de la vie rurale qui a affirmé mon goût pour la nature.

Existence peut être un peu idéalisée sans doute, mais qui évoque bien les préoccupations et les usages de l'époque et représente même un certain intérêt historique.

La fin, cependant, introduit une note de nationalisme revancharde un peu déplaisante. Mais c'était dans l'air d'un temps qui nous a amené à la grande catastrophe du siècle suivant

Mon grand catéchisme en images

Un vieux voisin (peut-être pas tellement après tout !), mon premier maître ès jardinages, avait tiré cet ouvrage du capharnaüm de sa grange, pour me l'offrir.

C'était un grand livre de format approximativement A3, à la couverture cartonnée gris verdâtre. De grandes illustrations en noir et blanc, souvent pleine page décrivaient des scènes de l'ancien testament ; je me souviens en particulier d'un Moïse, représenté avec deux sortes de cornes sur son front, qui étaient sans doute la marque de son caractère semi divin ...

On pouvait également admirer Noé accomplissant ses exploits de navigateur zoologue et protecteur de la biodiversité, par contre ses talents œnologiques étaient passés sous silence.

Une grande page était consacrée au « Jugement de Salomon », exhibant fausse mère indifférente et mère authentique aux postures tragiques et implorantes, un roi Salomon brandissant un glaive justicier ...

Des scènes du nouveau testament étaient également représentées : force miracles et multiplication de pains, un Christ se faisant enlever sur la montagne par un affreux Satan cornu, un massacre des saints innocents très réaliste, etc.

Figuraient également des scènes montrant l'au-delà pour les bons chrétiens : des nuées d'anges, certains jouant de célestes musiques, les « élus » assis et tournant la tête vers le Seigneur, son fils assis à sa droite et à mon avis (humble et muet), ayant l'air de s'ennuyer profondément.

On assistait également aux supplices des méchants : sur une image on voyait l'un d'eux torturé par d'affreux démons. L'impression générale que dégageaient ces illustrations était sinistre : des ciels sombres, où des rayons de soleil perçaient les ténébreux nuages (les « jambes » du soleil) et laissaient pressentir des orages et des catastrophes, l'Apocalypse, peut-être ; dans notre région, quand le soleil a des « jambes », on prétend qu'il va chercher de l'eau, et lorsque je vois que le soleil a des jambes, ça m'évoque irrémédiablement ce « Grand Catéchisme ».

Figuraient également des représentations de supplices, des images de mourants paisibles, avec autour d'eux des prêtres bénissant, et une cohorte d'anges, toutes plumes dehors, attendant dans une pieuse attitude le moment d'emporter l'âme du défunt. « *Ange pur, ange radieux* » (Charles Gounod Faust)

Ou bien au contraire, en miroir, un pêcheur impénitent que l'on reconnaissait à sa face grimaçante, gisant à l'agonie et dans les souffrances, dans son lit à baldaquin, dont les colonnes étaient escaladées par des diables grimaçants, cornus, velus, aux pieds fourchus, déjà prêts à saisir son âme (damnée, bien sûr) pour la traîner aux enfers.

Ces réjouissants spectacles m'effrayaient quelque peu et j'eus de la peine à me débarrasser des cauchemars qu'ils m'avaient provoqués.

Les quatre-vingt-dix ans du Groupe Aunis-Saintonge Pierre Péronneau (Maît' Piârre



Chaque année, le dernier dimanche de janvier, le Groupe Folklorique Aunis-Saintonge organise une manifestation appelée « Festifolk », en invitant deux autres groupes de différentes régions françaises.

Compte tenu des problèmes sanitaires du moment, Festifolk a été annulé en 2021 et en 2022. Mais Aunis-Saintonge fête ses 90 années d'existence, il fallait quand même fêter cela. Alors, ce 30 janvier 2022, un spectacle a été proposé, à Saintes, et le Groupe nous a régales de ses danses. Le Président, Dominique Arnaud, nous présente le Groupe :

« Fin 1930, la Mairie de Saintes reçoit du Président du Comité des Provinces Françaises à Nice une demande pour la participation d'un groupe représentant les Traditions Populaires de la Saintonge. Il n'en existait pas à Saintes, ni dans les environs, le folklore à cette époque ne connaissait pas la vogue qu'il possède de nos jours.

Mais il n'en fallut pas davantage, pour que naisse l'idée de reconstituer le patrimoine ancestral de nos aïeux, et sous l'initiative de Messieurs Adonis Maréchal et Marcel Guibert, les recherches sont entreprises dans toute la région saintongaise, pour retrouver, costumes, chants, danses, etc. "Une Noce Saintongaise" de l'époque 1800-1850 est reconstituée, et part pour Nice en avril 1931 représenter la ville de Saintes mais aussi toute la Saintonge.

Devant le succès remporté par la "Noce Saintongaise" partout où elle prêle son concours, les créateurs de cette noce décident de fonder un groupement régionaliste qui prend le nom "Amicale Régionaliste des Pays d'Ouest et des Chemins de Fer de l'État", étant donné que cette Amicale était constituée en grande majorité par des Cheminots Saintais.

Marcel Guibert en prend la présidence, qu'il conservera jusqu'à la dissolution forcée engendrée par la guerre de 39-45. Le dévoué Adonis Maréchal veille pendant toute cette période à l'administration, et Goulebenéze au succès artistique.

Pendant ces années sombres de notre histoire, beaucoup de sociétés saintaises comme l'Amicale Régionaliste des Pays d'Ouest et des Chemins de Fer de l'État disparaissent. Il faut attendre les années 1950-1951 pour que sur l'impulsion de Monsieur Georges Clément, Président du Syndicat d'Initiatives, le Folklore Saintongais reprenne vie dans notre ville. Marcel Guibert, et Pierre Machon se mettent alors à l'ouvrage. Des investigations sont entreprises, des documents sortent des archives, et avec l'aide financière de la municipalité voici l'ex "Amicale Régionaliste" reconstituée sous la dénomination de "Groupe Folklorique Aunis et Saintonge". Il se présentera à Tours en mai 1953 pour la première fois ».

Malgré plusieurs défections en raison du virus, le spectacle fut un succès, devant près de 300 personnes qui ont applaudi chaleureusement les adultes et les petites cagouilles. Notre webmaster Benjamin a réalisé une vidéo en direct sur le site du Boutillon, qui fut visionnée par de nombreuses personnes :

<https://www.facebook.com/journalboutillon>

Les histouères à Pierre Dumousseau

Ces histoires sont extraites du Grand almanach des Charentes 2022



Antoine Jutard, agriculteur à Vindelle (16), avait stationné sa 202 Peugeot sur le parking de la gare d'Angoulême. Son boutillon garni sous le bras, il s'était rendu sur le quai numéro deux, afin de prendre l'express Bordeaux-Paris qui l'emmènerait jusqu'en gare de Poitiers. C'était dans les temps pré-TGV ; Antoine s'était installé dans un compartiment où se trouvait déjà une passagère « entre deux âges » lisant son magazine « Nous Deux ».

Le boutillon posé sur ses genoux contenait quelques provisions : conserves de goraille, bocal de prunes, confitures « maison », bouteilles de Colombar de sa vigne et une bouteille de vieux pineau, le tout destiné à sa fille, Mireille, étudiante à Poitiers.

Antoine couvait son boutillon comme une poule son premier œuf. Juste avant que l'express ne redémarre, un jeune homme était entré dans le compartiment et s'était assis en face d'Antoine.

Dix minutes s'écoulaient, le jeune homme se penche vers Antoine et, fort poliment, demande :

- Pardon Monsieur, est-ce que vous auriez l'heure, s'il vous plaît ?

Antoine le dévisage et répond d'une voix neutre :

- Oh, jhe counais les houmes, voéyez-vous ... jhe counais les houmes.

Le jeune homme pense alors que son vis-à-vis a mal entendu ; il réitère sa question, un ton au-dessus :

- Pardon Monsieur, auriez-vous l'heure, s'il vous plaît ? Et Antoine, du même ton :

- Oh, jhe counais les houmes, voéyez-vous ... jhe counais les houmes. »

Le jeune homme, pensant que le passager se payait vraiment sa tête, se lève, vexé, et quitte le compartiment, la colère au ventre, en faisant violemment claquer la porte coulissante derrière lui.

C'est alors que la dame, témoin de l'incident, lève les yeux de son magazine et dit à Antoine :

- Excusez-moi Monsieur, mais il me semble qu'il y a eu un léger malentendu : ce jeune homme qui vient de partir vous demandait simplement l'heure qu'il est.

- Jhe sais Madame, jhe sais ; mais jhe counais les houmes, voéyez-vous, jhe counais les houmes... passque Madame, si jh'y avais douné l'heure, i' m'aurait dit merci ; jh'y aurais répondu y'a pas d'quoué ; i l'aurait entamé la conversation ; jh'y aurais participé ; i' s'rait p'têt' descendu coume moué en gare de Potiers ; i' m'aurait invité à bouère un verre au buffet de la gare ; jh'y en aurais payé un aut' ; i' m'aurait proposé de m'aider à porter mon boutillon jhusque chez ma drôlesse ; jhe l'aurais invité à entrer ; i' l'aurait vu ma drôlesse ; belle coume elle est, i' l'en serait tombé amoureux ; i l'y aurait fait des avances ; al'y aurait répondu ; i' se seriant fréquentés ; i' z'auriant p'têt' mis la charrue avant les beus ; jh'aurions été obllighés de les marier ; jh'aurions fait ine grouse noce, avec un bon repas ; coume jhe me counais, jh'aurais trop manghé et trop bu ; jh'aurais pris ma voéture ; jh'aurais eu un accident ; jhe me s'rais p'têt' tué ; i m'auriant enterré... un enterrement minable, avec un misérable çarcueil en boés blanc... vous pensez, avec un ghendre qu'a même pas les moéyens de se payer ine montre !!!

(D'après un conte juif d'Europe centrale)

J'évoquais dans le prologue de l'almanach 2021 la situation de mes père et grand-père, selliers-bourreliers à Villefagnan. Je rapporte ici une réflexion aussi cocasse qu'authentique.

Il arrivait, lorsqu'un propriétaire fermier leur demandait beaucoup d'ouvrage, qu'ils quittent la boutique pour aller « travailler à domicile ». Ils garnissaient alors les sacoches de leur vélo respectif des outils nécessaires et de l'indispensable lignou et s'absentaient pour la journée, voire parfois pour deux ou trois jours. Bien entendu le propriétaire les invitait à partager le déjeuner à la ferme.

Ce jour-là ils étaient « en mission » dans une grosse ferme des environs de Courcôme. C'était la pause-déjeuner ; on en était au café. S'appêtant à ajouter la traditionnelle « goutte » au verre de café, la fermière ouvrit le placard où elle rangeait sa bouteille et ses bocaux de conserves.

Elle prit un bocal de Reine-Claude qu'elle montra fièrement aux invités :

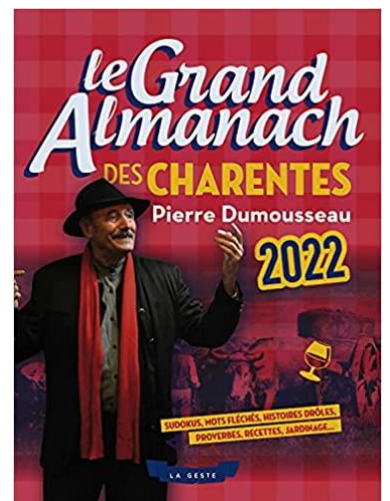
- Regardez-don si jh'ai bin réussi mes peurnes, thiette année, dit-elle.

Lors, mon grand-père, se méprenant sur les intentions de la fermière, et voulant exprimer une politesse hypocrite :

- Oh, vous allez quand même pas ouvri' ça peur nous z'aut', ma pauv' femme ...

- Oh foutre non, reprit-elle, jhe les gardons peur quand jh'avons dau monde !

Comme dit le proverbe : chacun sa place, et les vaches seront bien gardées.



Un peu de vocabulaire Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Patois

Français

Palouèsé (se)	Se prélasser
Panetot	Paletot
Parpaillon	Papillon, protestant (parpaillot)
Paté	Boutonner, fermer
Patrâs	Fracas (Charly Grenon)
Paucre	Grosse main
Paumussé (se)	Se bagarrer
Paurée	Poireau
Pelauder	Maltraiter
Penance	Terme injurieux : vieille peau (Musset)
Pessa	Estomac
Petâ	Tache
Petouère	Pétard, pétoire, mauvais fusil. Deux-roues motorisé en mauvais état
Pétrasse ou peutrasse	Colère
Petuché	Bavarder, dire des médisances
Peurpir	Piétiner. On dit aussi "Teurpignocher"
Peuté	Peter. Peute-mou : sobriquet pour indolent (Doussinet)
Piâ	Peau
Piainé	Se plaindre
Piâtrée	Ventrée (contenu d'un plat)
Piatrelle	Avouère la piatrelle : avoir le ventre plat, avoir faim
Piau	Cheveu
Pibole	Coccinelle
Pignot	Difficile, délicat
Pigouiller	Conduire un bateau avec une perche appelée "pigouille" (surtout dans le marais poitevin). Jouer avec l'eau, en parlant des enfants
Pilot	Tas
Pirail	Ventre
Pire	Foie ou poumon : la sauce de pire est un plat typique charentais
Piron	Petite oie. Locution : o l'est pas les piron qu'allant mener les oies ...
Pôner	Payer
Popyion	Peuplier
Porpous ou peurpous	Propos
Potte	Patte de crabe ou de homard (patois de l'île d'Oleron)
Pouèl	Poil
Pouille ou pouil	Poux
Poumat	Cidre, piquette faite avec des pommes. Poumat peuté : boisson à base de cidre aigri ou de mauvaise qualité. C'est ce qu'on offre à boire à quelqu'un qu'on n'aime pas
Poûr	Peur
Pouze	Pouce. "Godaille à mouille-pouzes" : à ras-bord
Pue	Dent de rateau, de fourchette

À propos du vocabulaire patois/français du Boutillon n° 80

Jean-Jacques Bonnin

Minot

Désigne également un gamin (sud, Oc). À l'origine le **minot** est la moitié d'une **mine**, unité de capacité pour mesurer les matières fractionnées sèches, les grains par exemple. La valeur de la mine, variable selon les régions, correspondait à un volume approximatif de 78 litres, donc le minot à 39.

Par métonymie le minot, qui désignait une unité de mesure a fini par désigner la denrée probablement la plus souvent mesurée, la fleur de farine.

La mine était dans la Grèce antique, une unité monétaire, citée également dans les évangiles (parabole de Dix Mines Matthieu 24, 14 30).

Misaille

Orties hachées menu : elles ont été misées : hachées menu (verbe miser) *Miser ine gousse d'ail*.

Néssu

Es néssu lu divin enfant. En occitan : es nascu lo pitcho enfant.

Nigher

Un toponyme à Angoulême : le lieu dit (acte notarié 1645) puis la rue et l'impasse Nighe Chat qui menaient à une propriété où selon la tradition, les gens venaient noyer, dans une petite pièce d'eau alimentée par une source, les portées de chats pléthoriques. Cette étymologie est d'ailleurs controversée : on trouve parfois la graphie « Niche Chat ».

Nippe

Contrairement à son sens local, est employé en français pour désigner un vêtement plutôt élégant. « Nippé comme un prince ». Le Figaro du 24/01/2022, dans un article sur les locutions désuètes qualifie cette expression de "délicieusement surannée".

Nore

Figure dans le Dictionnaire Français du Moyen Âge. Du latin « nurus », jeune fille, femme.

Nousiller

Noisetier. Peut être quelqu'un connaît-il cette variété de châtaigne : la **nousilla**, que ma grand-mère recherchait au marché, auprès de ses vendeuses attirées, avec la Belle Épine ou les Marrons de la Tâche.

En ce temps là, la châtaigne constituait une nourriture substantielle, agréable, d'un prix modique, et facile à accommoder. De septembre à décembre c'était souvent, dans mon enfance, avec la soupe, le seul plat du repas du soir. Il fallait d'abord les écaler, en écartant celles qui étaient « belounées », ou « cussonées », puis elles étaient mises à bouillir. L'eau de cuisson vidée, la casserole était posée au milieu de la table et chacun piochait et épluchait sa part, consommée au fur et à mesure. Souvent je mettais de côté mes plus belles prises, celles qui s'étaient le mieux pelées et étaient restées entières, que je dégustais ensuite en guise de dessert. Plus rarement on les faisait griller, et blanchies était l'exception (pour faire un gâteau).

Ouche

Pièce de terre clôturée, souvent un jardin ou un verger à proximité d'une habitation. Toponyme très fréquent : fromagerie les Ouchettes (Aigrefeuille d'Aunis).

Oueille

Mouton, paroissien, déformation d'ouaille, qui figure dans quelques dictionnaire, mais est considéré comme vieilli. Du latin ovicula : petite brebis. Du fromage d'ouaille. Une apostrophe un peu moqueuse et familière « *Balot d'ouaille !* ».

Ouillette

Avec l'embounille, un des mots les plus riches, à mon avis, un des plus beaux mots de notre vocabulaire d'Angoumois et Saintonge, euphonique, aimable comme les joues rebondies d'une fillette souriante. À lui seul, il les vaut tous, traduction approximative de « Nec pluribus impar » comme aurait dit Louis le Quatorzième, qui usait et abusait des citations latines, jusqu'en orner ses canons.

Il y a quelque temps, voulant renouveler nos appareils ménagers, nous étions à la recherche d'un entonnoir. Je pestais et ronchonnais comme à mon habitude :

- « M'enfin, on ne trouve pas d'ouillette dans ce magasin ! »

À mon grand étonnement, une jeune dame m'aborda en me disant :

- Mais si, monsieur, regardez dans ce rayon là, il y en a là des ouillettes.

Qu'une personne de cet âge sache ce qu'est une ouillette et emploie ce mot m'a rempli d'aise et de contentement.

Cela me rappelle également une autre histoire :

Débutant dans le métier, j'étais en poste dans un petit hameau complètement perdu au fond des bois et des taillis de châtaigniers où s'activaient feuillardiers* et mérandiers. L'école comportait deux classes à l'époque (il y a belle lurette que l'école n'existe plus !), dont la deuxième était de création récente. C'était la conséquence du « baby boom ».

J'avais hérité de la classe des 25 « petits » : section enfantine, CP, CE1 et 2. Pas de temps à perdre dans la journée, ni le soir pour préparer le lendemain !

Ma collègue, la femme du maire, enseignante confirmée, qui avait gardé la grande classe, importante et « prestigieuse » car on y préparait le « certif »** et éventuellement l'examen d'entrée en sixième (comme si apprendre à lire n'était pas une tâche primordiale et difficile, que l'on confiait malheureusement avec condescendance aux débutants).

Pourtant elle me demandait parfois conseil, pour préparer par exemple une expérience en « Leçons de Choses », terme démodé devenu « Sciences de la Vie et de la Terre » (S V T pour les initiés). Avouez que ça fait plus sérieux.

Je ne me souviens plus trop quelle mixture elle voulait préparer ou quel effet elle voulait produire, mais il fallait verser un liquide dans un récipient.

Je lui recommandais donc pour transvaser le produit d'utiliser une « ouillette ».

Exclamation offusquée de la bonne dame

- Oh, monsieur ! On ne dit pas une ouillette, il faut dire un entonnoir !

- Je sais, je sais madame, mais une ouillette, c'est tellement plus joli !

Et pourtant elle avait tort, la bonne dame, le mot ouillette est tout ce qu'il ya de plus correct en français et figure dans de nombreux dictionnaires.

Il peut désigner une sorte de broc ou d'arrosoir permettant de remettre à niveau le précieux liquide contenu dans un fût (vin ou eau de vie), suite à un prélèvement d'échantillons, ou pour remplacer la « Part des Anges ».

Pour ne pas laisser d'air néfaste à la conservation dans le récipient, on le remplit avec un liquide de même nature, jusqu'à la bonde, l'œil (oculus, ouillette).

Le Trésor de la Langue Française définit ce mot comme « petit entonnoir servant à ouiller les fûts ».

Au Canada, le terme ouiller est un synonyme de notre gueder.

Le mot ouillette employé pour un micro, un téléphone peut également servir à désigner un instrument de musique à vent : « Jouez hautbois, résonnez ouillettes... »...et n'importe quel autre instrument : saxo ou clarinette ? Trompette ou piston ? (il faudra demander à Pierre Dumousseau s'il la connaît celle là).

Palène (ou paleine)

Connue par les savants botanistes sous le nom de Brachypode penné, herbe rude, coriace, pratiquement non comestible pour les animaux, mais que j'ai vu récolter cependant pour faire de la litière pour les lapins (*o risquait pas à leur donner le gros ventre !*).

**Les feuillardiers, ou cercliers, fabriquent (ou fabriquaient : en reste-il encore ?) à partir de brins de taillis de châtaigniers de 7 à 8 ans, et refendus, des cercles de barriques, surtout pour celles devant contenir les eaux de vie, afin d'assurer une protection quand on les roule. Ils fabriquent également, toujours en utilisant le bois de châtaignier, piquets, échelas, « marquants » pour les plantations de vigne, ainsi que parfois des lattes et des voliges.*

***Il faut cependant reconnaître que les enseignantes et enseignants chargés d'amener leurs élèves à ce certificat assumaient une rude tâche, et une grande responsabilité.*

Ughène au paradis Régis Courlit (Châgne drét)

Toute sa vie queu paure Ughène Catapia a oyut in grade, o l'é thieu de cothiu (à moune avis y l'é pas l'seul). Y disant qu'o l'é signe dans quéllés mouments qu 'o l'é qu'on a ine bourghouése agralante. O peut teurjhou consoler in p'tit. Voulà-t-ou pas qu'o y a quo jhours y l'a bazit. Dans quéllés cas, reun n'est trop biâ ni trop chère. Sa bourghouèse y a fait faire in costume sans manche tout en châgne, tout sculté. In entar'ment d'peurmière kiasse. O n'en faisait rigoler l'monde. Y disant :

- Voués-tu pas, asteur qu'y lé bazit, y l'é irrempiassabe ... A l'a peurtant rempiassé mais qu'd'ine fouée ! Dépeu a passe son temps ent' l'cimentière et l'éguise. A fait des prières peur qu'y l'aille au paradis. L'aute jour a trouve l'thiuré :

- Ha, qu'a dit, Monsieur le thiuré, o faut jh've d'mende quoque chouse. Vous qu' savez tout c'qu' s'passe chez Saint Pierre ve d'vez savouère si moun Ughène est au paradis, au purgatoire ou en enfare, c'que m'étounrait : ine houme courre li !

- Et beune ma paure femme, y n'est ni en enfare ni au purgatoire ni au paradis.

- Et beune voure é t-i donc?

- Y l'é d'vant l'porteau dau paradis, ses cornes passant pas sous l' palantraghe !

Expressions du patois saintongeais : le bavardage, la médisance

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Les ouvrages de Raymond Doussinet constituent une source inépuisable quand on s'intéresse à la culture saintongaise. Voici quelques expressions qui concernent la langue, surtout lorsqu'elle raconte des choses que l'on ne devrait pas divulguer.

Celui ou celle qui bavarde, c'est le **bavassoux** ou la **petuche**. On dit aussi qu'il a **ine goule d'avoucat**, ce qu'on pourrait traduire par un « moulin à paroles », en se moquant gentiment des gens de robe dans un tribunal.

Mais il faut reconnaître que le vocabulaire concerne surtout les femmes. Ce sont des **jhavasses** (des commères), des **losses** (des mauvaises langues), des **fumèles qu'avant in biâ fisson** (des femmes qui ont la langue acérée, le fisson étant la langue du serpent). Elles vont **petuché** (bavarder) au *lavour* (au lavoir) ou sur le canton (la place du village), et constituent un véritable service de renseignements, quitte à diffuser des informations pas toujours très fiables, qu'elles vont **beurlandé** (colporter, raconter à tort et à travers).

Celui ou celle qui bavarde est **bin en goule et fort(e) en biague**. Il a **ine goule à quat' battants** (il parle beaucoup), la cloche n'ayant qu'un seul battant. On dit aussi qu'il **fait peté son bet**, ou qu'il **beurlande dés ricouènes** (il colporte des balivernes). Et s'il se répand en propos geignards, il **fét des orimus**.

On dit de la commère qui parle sans se lasser : **sa goule feurme pas maî qu'in thiû d' cane** (sa bouche n'est jamais fermée, elle bouge comme le derrière d'une cane). Je n'ai jamais, personnellement, regardé de près le derrière d'une cane, mais il paraît qu'il bouge sans arrêt comme *la goule d'ine losse*. Une autre expression : **a petuche coume in fagot d' boués vart** (elle bavarde comme un fagot de bois vert). Allusion au fagot qui pétille dans la cheminée, surtout quand le bois n'est pas sec.

Comme c'est souvent le cas en patois saintongeais, les allusions ne sont pas directes, ce qui les rend d'autant plus perfides. Ainsi la bonne voisine, qui a l'habitude de dénigrer les gens, vous dira : « **Jh'aime point les beurdasseries, l' Bon Yeu zou sait !** » (je n'aime pas les racontars, le Bon Dieu le sait). Et comme le Bon Dieu sait tout et voit tout, la pauvre femme risque l'enfer ! **Et voué, ma boune, o-l'ét dés afères thyi s' dizant pâ, margré qu'o séyisse vrai !** Et pourtant, ces affaires qui ne se disent pas, elle s'est empressée de les *beurlandé* ! **Et peû vous m' connaissez, moué jh' feurme ma goule et jh'écoute dire** (et puis vous me connaissez, moi je ferme ma bouche et j'écoute parler). **O m'argade en reun, jh' veux point m'emmenché dans les afères dés aûte** (ça ne me regarde pas, je ne veux pas me mêler des affaires des autres). Oui, mais quand on la connaît, on se doute bien que ce qu'elle a entendu, même si cela ne la regarde pas, elle ne le gardera pas pour elle.

Si elle ne veut pas trop « se mouiller », elle dira par exemple : **paraît, ou souét-dizant qu' thieû paur' Émilien ét cothiû** (il paraît que ce pauvre Émilien est cocu). Et pourtant elle n'a pas tenu la chandelle ! Elle peut d'ailleurs ajouter : **o s' dit mais jh'y étis point, jh'y ai poin-été vouère !** Un peu plus précis : **jh' zou tins d' thièle boune Arnestine** (je le tiens de cette bonne Ernestine). Quand on connaît cette *boune losse d'Arnestine*, on peut être certain de la fiabilité de l'information ! Et quand Ernestine vous dit, en parlant de sa voisine : **ma boune, créyez-vous qu'o-l'ét en fazant des ménajhes, qu'a peut s'ajhtë des chapiâs d' minme ?** (ma bonne, croyez-vous que c'est en faisant des ménages qu'elle peut s'acheter des chapeaux de cette qualité ?), on sent dans ces propos une pointe de jalousie.

Dans le même style : **à c' qu'o m'at été dit, jh' me seût laissé dire** ou **peur c' que jh' vous en dit, o m'argarde pâ**. Ou encore : **enteur nous séye dit, paré ?** (ceci est entre nous, n'est-ce pas ?). C'est un secret, donc il ne faudra pas le dire, mais celui ou celle qui a reçu l'information s'empressera de la faire connaître ! **Avec lé, o-l'ét pâ la peine de batt' la nouvelle** (allusion au tambour du garde-champêtre). Ou encore : **O y at pâ d' danjhé que les segrets zi chauv'nissiant dans l' ventre** (il n'y a pas de danger que les secrets moisissent dans son ventre).

Souvent les propos sont encombrés d'expressions comme **s'ti, s'tèle, qu'i dit, qu'a dit**, qui permettent à la personne qui les colporte de se dédouaner en se cachant derrière autrui : **a m'a dit, s'tèle, que thieû drôle de Natole feurquentet, s'tèle, la drôlesse des Berrounâ qu'a m'a dit** (elle m'a dit que Natole fréquentait la fille des Berrounâ).

Les absents ont toujours tort, et quand quelqu'un en dit du mal, **i-l'at boune échigne** (il a bon dos). Ou encore **lés oumeroles avant dû li corné** (il a dû entendre du bruit dans ses oreilles). C'est, nous dit Raymond Doussinet, une croyance qui remonte au temps des Romains : quand on parle de quelqu'un, si c'est dans l'oreille gauche qu'il entend du bruit, c'est qu'on dit du mal de lui ; plus rarement si c'est l'oreille droite qui est concernée, on parle de lui en bien.

Il arrive qu'on remette le médisant à sa place : **jhensez don d'avant voute porte** (nettoyez d'abord devant chez vous). Parce que **in cot d' lan-ye ét pu pis qu'in cot d' trique** (un coup de langue est pire qu'un coup de bâton). Et en parodiant la Bible : **o-l'ét l'histouère de la paille et de la cadène** (c'est l'histoire de la paille et de la poutre). Autrement dit on voit la paille qui est dans l'œil du voisin, mais pas la poutre qui est dans le sien.

Parfois, on sent un moment de vérité dans les propos : **des foués, l' monde n'en ajhoutant** (parfois on en rajoute). **Et o-l'at tant d' losses que l' Bon Yeu leûs pardoune** (il y a tant de mauvaises langues que le Bon Dieu leur pardonne). Je n'en suis pas certain !

Mais après tout, **faut-ou pâ qu' lés lan-yes allant leûs branle ?** (ne faut-il pas que les langues marchent ?).

Chanson du vert de gris Goulebenéze

Cette chanson date du début de la guerre de 40. C'est l'histoire d'un petit homme habillé de vert de gris, qui traverse la Somme pour venir jusqu'à Paris. Je pense que vous voyez de qui il s'agit. Le texte était vendu sous le manteau, sous forme de feuille volante intitulée « Les petits châtiments ».

Goulebenéze a écrit, à cette époque, d'autres textes publiés sous cette forme, notamment « L'espace vital ou l'histoire dau jhau (le coq) qui va manjher chez les aûtes », daté de 1943, dans lequel Hitler est comparé à un poulet.

Vous comprenez pourquoi ces textes ou ces chansons étaient vendus en secret. C'était, pour Goulebenéze, l'occasion de brocarder l'ennemi : de la défense passive. Mais il risquait à tout moment de se faire arrêter.

La chanson du vert de gris est écrite sur l'air d'une vieille comptine poitevine et saintongeaise, « Compère Guilleri » :

<https://www.youtube.com/watch?v=cSPzQzIOits>

Ce compère Guilleri * a vraiment existé. Né en Vendée en 1566, Philippe Guilleri est moins connu que Mandrin ou Cartouche. Mais en quittant l'armée, à la tête d'une bande de voleurs il écume le Poitou, et pousse même jusqu'à Bordeaux et Rouen. Il se moquait de la force publique, ce qui lui valut une certaine popularité.

Il fut arrêté en 1608, et le reste de la bande en 1612.

Chanson du vert de gris

Refrain

Titi carabi, toto caraBOCHE

Compère vert de gris

Nous diras-tu, nous diras-tu

Comment tu vins ici ?

I

Il était un p'tit homme

Habillé d' vert de gris

Carabi !

Il traversa la Somme

Et vint droit à Paris

Carabi !

(Refrain)

II

Il parcourait la terre

Aimant à voyager

Carabé !

Mais pas en Angleterre :

I n' savait pas nager

Carabé !

(Refrain)

III

Sous sa bell' livrée verte

Il savait enfoncer

Carabé !

Toutes les portes ouvertes

Qu'on lui avait laissées

Carabé !

(Refrain)

IV

Il fit la connaissance

D'un aimable Auvergnat

Caraba !

Et pour la circonstance

Ils mangèr'nt au même plat

Fouch'tra !

(Refrain)

V

Il n'aimait pas la foule

Les lumièr's, les ébats

Caraba !

Et n' voulait pas qu' les poules

Soient mises la tête en bas

Caraba !

(Refrain)

VI

Il buvait le champagne

Dans une auge à goret

Carabé !

Dans son pays d' cocagne

On n'est pas bien gourmet

Carabé

(Refrain)

VII

La moral' de l'histoire

Soyez-en convaincus

Carabu !

C'est qu' quand on sert de poire

On passe vite pour déçus

Carabu !

(Dernier refrain)

Dernier refrain

Titi carabi, toto caraBOCHE

Compère vert de gris

Nous savons bien, nous savons bien

Comment tu vins ici !

* Le mot guilleri peut avoir un sens bien différent : base historique du vocabulaire français 1605 - Il met la main dans le lict à sa guillery et dict : "Vela une petite flute qui chante petit", portant sa main à la bouche, puis faisant de mesme : "En vela un'aute qui chante gro, ou ou etc.". J'ai rencontré le terme dans un constat de la consommation du mariage de Louis XIII, par son médecin Hérouard, qui avait noté que "son guilleri estoit tout rouge".... (Jean-Jacques Bonnin)



GOULEBENÉZE

I

*Il était un p'tit homme
habillé d'vert de gris
carabi !
il traversa la Somme
et vint droit à Paris
carabi !*

(REFRAIN)

*Titi carabi, toto cara BOCHE
compère vert de gris,
nous diras-tu, nous diras-tu comment tu
vins ici ?*

II

*Il parcourait la terre
aimant à voyager
carabé !
mais pas en Angleterre :
il n' savait pas nager
carabé !*

(REFRAIN)

III

*Sous sa bell' livrée verte
il savait enfoncer
carabé !
toutes les portes ouvertes
qu'on lui avait laissé
carabé !*

(REFRAIN)

Reproduction interdite.

LES PETITS CHATIMENTS CHANSON DU VERT DE GRIS

*SUR L'AIR DE : Il était un p'tit homme
tout habillé de gris
carabi !*

IV

*Il fit la connaissance
d'un aimable auvergnat
caraba !
et pour la circonstance
ils mangèr'nt au même plat
fouch'tra !*

(REFRAIN)

V

*Il n'aimait pas la foule
les lumièr's, les ébats
caraba !
et n' voulait pas qu' les poules
soient mis's la tête en bas
caraba !*

(REFRAIN)

VI

*Il buvait le champagne
dans une auge à goret
carabé !
dans son pays d' cocagne
on est pas bien gourmet,
carabé !*

(REFRAIN)

VII

*La moral' de l'histoire
soyez-en convaincus
carabu !
c'est qu' quand on sert de poire
on pass' vit' pour déçus
carabu !*

(DERNIER REFRAIN)

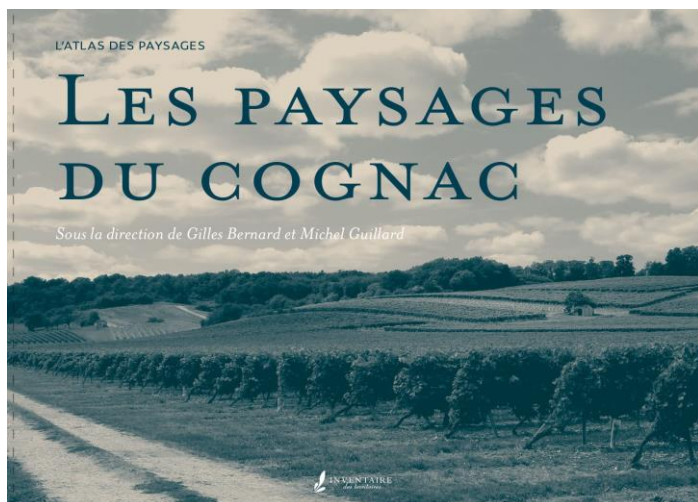
*Titi carabi, toto cara BOCHE
compère vert de gris,
nous savons bien, nous savons bien com-
ment tu vins ici !*

GOULEBENÉZE

SAINTES

Année de Guerre 1940.

Les paysages du cognac Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



Un très beau cadeau à offrir à ceux que vous aimez, au prix de 45 euros.

C'est un magnifique ouvrage de 272 pages, paru dans la collection « Inventaires des territoires » des éditions François Baudez, sous la direction de Gilles Bernard et Michel Guillard.

Une trentaine de personnes ont participé à l'élaboration de ce livre, au format à l'italienne. Un livre qui nous offre des photos magnifiques des 80 000 hectares de vignobles des six crus de cognac implantés en Charente et en Charente-Maritime. On y découvre, ou redécouvre cette lumière si particulière qui fait de notre région l'une des plus belles de France.

Les textes nous présentent ces paysages si différents d'une contrée à une autre, de façon objective et subjective, et la lecture se déguste comme un verre de cognac, lentement, en prenant son temps.

Les polyvalents Gaston Navarre (Boun' Ap'tit)

Nous vous avons déjà parlé de Gaston Navarre, alias Boun' Ap'tit dans un précédent Boutillon. Voici une histoire parue dans le Subiet du 15 juillet 1954.

Olé in coumarçant qui parle

Y sont v'nus chez nous autes otout, parié, tiellés polyvalents. Y l'étaient deux et y l'avant rentrés dans la méson coume des ânes dans un moulin, sans dire : gare ! ni aveurtit. Y ravant bighé peurtout, mes pauv' émits jhusque dans mon piencard. Avant-y pas trouvé in' assiette lavour o y' avait un restant de beû !

« Ah ! Jhâ qu'o dissit in d' thiélés gas, Vous vous mouchez point avec un dail ! Vous mangez d'au beû, vous autes, olé un signe de richesses et jh'allons vous en foute des impositions ».

Amprès, o n'en a un qui s' mettît à r'nifier en l'air coume un goret qui sent des truffes.

« Qu'é tout qui sent t-à bon coume tieu ? En s'apeurchant de mouà ? Ah ! vouet ! Vous vous mettez d'au parfum sus l' charcoît ? Olé peur piaire aux fumelles m'en doute. Combeun étout que vous avez de boun' émies, mon biton ? Vous en avez au moins deux. Jh'allons vous foute in' imposition peur deux fumelles que vous devez enteutenit, o fera un compte rond ».

« Et, astheure! allez-vous pas en voyage tieuques cots, et en première, sous piait ? Combeun dépensez-vous dans vout' mois ? Et tielle bouteille de rouge sus voute tabye ? Jhe voyons que vous ne bouvéz point d' la piquette : Signe de richesse, mon gaillard. Vous êtes refait coumue un rat et jh'allons vous en foute de tiellés impositions, vous pouvez nous en crére ! ».

Quant tiellés gas avant rentré dans ma chambre, y l'avant regardé sous le châlit. Avant-y pas trouvé le pot à débouère* ! Eh beune ! mes émits, o l'était l' bouquet.

« Ah ! vouet ! qu'o dissit tiellés deux gas : Vous nous disez que vous ne gagnez pas voute vie et que vous ne mangez que des quoues d'harengs et des monghettes. Mais, d'après tien pot à débouère, si vous ne mangez pas belchouse, jhe vouéyons que vous fasez de biâs pilots! Signe de richesse, impositions qui s'rant pas piquées des mussets et jh'allons vous foute un procès-varbau peur avouèr voulu cacher vous bénéfices »

* Le pot à débouère c'est le pot de chambre.

Écoutez Radio Poitou

Radio Poitou rassemble et diffuse toute la diversité de la culture locale
en Poitou, Saintonge, Angoumois
ainsi qu'en Acadie, Québec et Louisiane
<https://www.radio.fr/s/radiopoitou>

Le yève et la tortue Paul Yvon (Le beurchut)

O sert de reün de couri coume in vent,
Si, quand vous boughez, olé pu l' moument.

In sot d'yève et ine méchante tortue, in biâ jhor,
S'étiant mis dans l' calas de jhouer au pu fort,
A thieula qu'arriv'rait premier à n'in piquet
Que n'on voyait au loin dans l' mitant d'in garet,
Sus l' coûté d'ine butte, à deux longheurs de veursenne.
- Oh ! qu'o décit la tortue, mâchant in brin d' palenne,
Olé quand même, pas la porte à coûté ta bouche.
Olé foute pas reün perr mes méchantes pattes si gauches
Et si courtes. Jh'ai d' quoué à raballer ma cothille,
D'ithi thieu piquet planté là-bas coume ine quille.
Si o y avait s'ment pas thieu garet à traversé,
Avec ses orrillées (1) qu'allant m' faire chavirer.
Enfin jhe zi vas quand même, au pu tout rendu,
Qu'a décit à thieu gars d' yiève assis sus son thiu
En frisant ses moustaches. In, deux, trois, jhe m'éboughe.
Et la vouélà partie, s' traînant dans thièle terre rouge,
Sus des piarres et mottées (2) pu grousses que sa
corlasse (3),
Manquant d' cheire, bouétousant, tirant sa carcasse.
- Paur méchante lambinasse, qu'o s'ébraillit noute yève,
Si tu cret que moi jh' vas boughé tout d' suite, tu rêves.
Jh'ai encore le temps de rougher thieuques laitugheons.
Et jhe queneu, ente deux rangs de Saint-Emilion,
In sellon de salsifis. O s'ra mon dessert.
Jh'n'en ras'rai ine coubye de mètes, o m'doun'ra dau nerf,
Amprès thieu, jhe bouérai in bon cot à ine casse,
Et sous in cep jh'étendrai, beunaise, ma carcasse.
Et dormirai in bon sonjhe, à l'ombe, dans ma ghite,
Et pi après thieu, ih' m'en érai à pas ben vite.

Jhe seus-jh'y pas çertain d'arriver l' premier, voyons ?
Avec des pattes aussi longhes, seus-jh'y pas l' champion
Vous vouderiez quand même pas qu'o séghe ine manière
De bête thy se traîne sus l' vente, terjhou prête à chère !
Jh'auris beun grand jhonte d'ête battu perr thielle catot (4)
Que n'on dairait in crapiâ, saqué dans n'in bot.
Et noute yève, confiant, fasit tout c' qui l'avait dit,
Manghit, beuvit, peurnit son temps et s'endormit.
Si beun que quand y foyut assez repousé.
I duvrit les oeils, ol était souleuil couché.
Cré bourgue ! thieu yève fasit in saut et se lancit
A fond d' train, les oreilles couchées, y dévalit
Coume ine éloize dans thieu garet, dans la poussière,
Fazit fouir in pic pigochant ine feurmighouère.
Son vente touchait la terre, tellement y s'étendait.
Enfin y l'arrivit à thieu fameux piquet.
Mais trop tard, noute tortue, dépeu in bon moument,
Etail rendue et avait même oyut tout l' temps
De déjhuner thieuques gueurlets, soutras et barbots,
Et, l' thieur accoté avec thieu dans son ihabot,
A r'gardait v'nit son rivau. « A jh'a, qu'a décit,
A thieu paur sot quand à son tour y l'arrivit ,
Et qu'étout qu' t'as nighassé dépeu qu' jh'ai boughé !
Ah ! olé pas perr des peurnes que t'es Saintongheais,
Qu'étout qu'o s'rait alors si tu portis, coume moué,
Sus toune échine ta maison terrihou collée à toué ?
En tous cas, jh'ai gagné l' pari à mon p'tit train
Et l' pu sot d'nous deux est thieu qui s' créyait l' pu fin !

Paul Yvon, le beurchut
Poète des garets meursacais

(1) *Orillée ou oreillée* : la moitié d'un sillon dans sa longueur

(2) *Mottée* : terre réunie en mottes dures

(3) *Corlasse* : écorce, carapace

(4) *Catot ou catin* : femme de mauvaise vie

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueumon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>